8 D 83

Mme DE LA FAYETTE

LA PRINCESSE DE CLÈVES

extraits

Classiques Larousse

CLASSIQUES LAROUSSE

plus de 240 volumes parus

Une collection dont le succès ne cesse de grandir.
Demander la liste détaillée et le catalogue spécial.

Moyen Age et XVI[e] s.

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
Conteurs français du XVI[e] siècle.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON-MAROT : Poésies.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI[e] siècle.
Humanistes du XVI[e] siècle.
Tragédie au XVI[e] siècle.
Comédie au XVI[e] siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satire Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII[e] siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Epitres. Le Lutrin et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. 10 vol.
DESCARTES : La Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques. 3 vol.
Epistoliers du XVII[e] siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie. Télémaque (Extraits), 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M[me] DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 v.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : De la recherche de la vérité (*).
M[me] DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le Misanthrope. Monsieur de Pourceaugnac; La Comtesse d'Escarbagnas (*). Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Dom Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. Fourberies de Scapin. 15 vol.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Les Plaideurs. Mithridate. Phèdre. 10 v.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : l'Ethique.
URFÉ (Honoré D') : L'Astrée.

XVIII[e] siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville. Mariage de Figaro, 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII[e] siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas. 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amour; L'Epreuve. Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Les Fausses Confidences. La Double Inconstance. 4 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes; Considérations. L'Esprit des Lois, 2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.
RIVAROL : Discours.
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat social. Emile. La Nouvelle Héloïse. Dialogues, Rêveries, Correspondance. Les Confessions. Discours. Lettre sur les spectacles. 8 vol.
SEDAINE : Le Philosophe.
VAUVENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

Suite : page 3 de couverture.

DENNIS B. SMITH
CLASS OF 1963

DENNIS BAIRD SMITH
HARVARD '63
QUINCY HOUSE
12619 VALLEY VIEW DR.
LOS ALTOS, CALIFORNIA

Newspaper
Irrévérence
Horloger - Ca dure toujours -
Vin blanc cassis
Perroquet - imperturbable
Clinquant - ornement
Cabinet - petit chambre
Echarpe
Roule
Rigueur
Appréhender
Prévenue

LA PRINCESSE DE CLÈVES

extraits

6e tirage

Exportation interdite au Canada, sauf autorisation de l'Éditeur.

Peint. de Louis Elle, dit Ferdinand. Phot. Larousse.

MARIE-MAGDNE PIOCHE DE LAVERGNE,
COMTESSE DE LA FAYETTE

CLASSIQUES LAROUSSE

Fondés par
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres

Dirigés par
LÉON LEJEALLE
Agrégé des Lettres

Mme DE LA FAYETTE

LA PRINCESSE DE CLÈVES

extraits

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements, un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

MAURICE FAVERGEAT
Agrégé des Lettres
Professeur au Lycée Charlemagne

LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS VI
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE
DE LA VIE DE Mme DE LA FAYETTE

18 mars 1634. — Naissance à Paris de Marie-Magdeleine Pioche de La Vergne. Son père était de petite noblesse (écuyer).

1638-1640. — Résidence de la famille de La Vergne à Pontoise, puis au Havre, ville que commandait M. de La Vergne au nom du marquis de Brézé.

1640. — M. de La Vergne « achète partie d'un grand jardin à Paris, rue Férou » (en face du petit Luxembourg).

1649. — Mort de M. de La Vergne.

1650. — Mme de La Vergne se remarie avec Renaud de Sévigné, oncle de la marquise de Sévigné.

15 février 1655. — Mlle de La Vergne épouse, à Paris, Jean-François Motier, comte de La Fayette, frère d'une favorite de Louis XIII, laquelle, sous le nom de mère Angélique, devint supérieure du couvent de Chaillot.

Mme de La Fayette se lie d'une « belle sympathie » avec La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, lequel vit, jusqu'en 1659, sur sa terre de Verneuil.

1659. — Mme de La Fayette compose un portrait de son amie la marquise de Sévigné.

1660. — Mort de Mme Renaud de Sévigné, mère de Mme de La Fayette. Publication de *la Princesse de Montpensier*, sous le nom de Segrais.

1665. — Mme de La Fayette entend, chez La Rochefoucauld, la lecture que fait Racine de son *Alexandre*.

1670. — Publication de *Zayde*, sous le nom de Segrais. Liaison ouverte de Mme de La Fayette avec La Rochefoucauld, devenu infirme. Mme de La Fayette compose, en collaboration avec Madame, l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*. Mort de Madame, amie de Mme de La Fayette.

9 mars 1672. — Mme de La Fayette entend, chez le cardinal de Retz, la lecture de la *Pulchérie* de Corneille, lecture faite par l'auteur. Mme de La Fayette met sur le métier *la Princesse de Clèves*.

15 décembre 1673. — Mme de La Fayette entend, chez Gourville, la lecture faite par Boileau, de l'*Art poétique*.

1677. — Au cours de l'hiver, de concert avec La Rochefoucauld, Mme de La Fayette met la dernière main à *la Princesse de Clèves*.

18 mai 1678. — *La Princesse de Clèves* est mise en vente chez Barbin. Mort du beau-père de Mme de La Fayette, le chevalier de Sévigné; dès lors, l'aisance de Mme de La Fayette n'est plus médiocre.

1680. — Mort de La Rochefoucauld. *Premières lettres diplomatiques* de Mme de La Fayette à Lescheraine, secrétaire de Jeanne-Baptiste de Nemours-Savoie (Madame Royale), amie de Mme de La Fayette.

26 juin 1683. — Mort de M. de La Fayette, qui depuis de longues années s'était retiré en Auvergne, oublié et oublieux. Mme de La Fayette a seule la charge de deux fils.

1689 et sq. — Mme de La Fayette compose les *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689* (publiés en 1731). Publication, à Londres, d'une traduction anglaise de *la Princesse de Clèves*.

1692. — Mort du savant Ménage, ami et ancien maître de Mme de La Fayette.

1693. — Mort de Mme de La Fayette.

Mme de La Fayette avait quarante-six ans de moins que la marquise de Rambouillet; trente-cinq ans de moins que Mme de Sablé; vingt-sept ans de moins que Mlle de Scudéry; huit ans de moins que Mme de Sévigné. Soixante-six ans de moins que d'Urfé; vingt et un ans de moins que La Rochefoucauld; vingt ans de moins que La Calprenède; quinze ans de moins que Furetière; quatre ans de plus que Louis XIV.

LA PRINCESSE DE CLÈVES

1678

NOTICE

Ce qui se passait en 1678. — EN POLITIQUE : *La paix de Nimègue donnait à la France la Franche-Comté et notre frontière du nord. Louis XIV était l'arbitre de l'Europe. Le duc de Savoie, Victor-Amédée II, ennemi de Louis XIV, avait des démêlés avec sa mère, Jeanne de Nemours-Savoie que Mme de La Fayette, son amie, soutenait diplomatiquement à Versailles.*

DANS LES LETTRES : *Mort de Mme de Sablé (16 janvier), dont Mme de La Fayette avait fréquenté le salon. La Fontaine publiait cinq livres de* Fables (VI-XI). *Boileau et Racine, en qualité d'historiographes du roi, suivaient les armées en campagne contre Gand et Ypres. Fénelon était nommé par l'archevêque de Paris, directeur de la communauté des Nouvelles catholiques. Lulli composait, en collaboration avec Thomas Corneille,* Psyché et Bellérophon, *tragédie lyrique.*

DANS LES ARTS : *Mort du peintre Érasme Quilly, dit le Vieux, disciple de Rubens. Mort de René Thys, d'Anvers, disciple de Van Dyck. Mort de Jordaens.*

Composition et publication. — Deux romans de Mme de La Fayette avaient déjà paru, sous la signature de Segrais : *la Princesse de Montpensier* (1660), *Zayde* (1670), quand *la Princesse de Clèves* fut mise en vente, chez Barbin, le 18 mai 1678, sans nom d'auteur. L'ouvrage était sur le métier depuis six ans; il sommeilla de 1672 à 1677; Mme de La Fayette s'y remit, de concert avec La Rochefoucauld, au cours de l'hiver 1677. La composition n'en avait pas été tenue entièrement secrète. La marquise de Sévigné et Bussy échangèrent là-dessus plus d'une lettre confidentielle. « On s'abordait, dit Valincour, dans la grande allée des Tuileries, en s'en demandant des nouvelles. » Le succès du livre fut des plus vifs : telle page fit fondre en larmes, selon l'expression d'un contemporain « ceux qui n'avaient pleuré qu'une fois, à *Iphigénie* ». Fontenelle lut le tout quatre fois avec ravissement, étonné lui-même de cet enthousiasme d'un mathématicien pour une fable. Boursault tira de *la Princesse de Clèves* les cinq actes d'une tragédie. Valincour élabora un volume de critiques qui fut imputé au Père Bouhours. L'abbé de Charmes riposta par un petit livre. Ménage célébra le talent de Mme de La Fayette, en latin, en italien, et même en français. En 1689, le roman

fut traduit en anglais et publié à Londres. Le public attribua l'œuvre à Segrais, qui ne se défendit point d'avoir collaboré à la composition du plan. Mme de La Fayette entretint cette erreur, notamment par une lettre à Lescheraine, secrétaire de Madame Royale, du 13 avril 1678 : « Un petit livre..., où il plut au public de me donner part, a fait qu'on m'en donne encore à *la Princesse de Clèves*. Mais je vous assure que n'y en ai aucune... » Ce désaveu entretient un doute sur l'attribution précise du roman.

Analyse du roman. — *Première partie.* A la cour de Henri II, durant les dernières années du règne. Autour du roi, avide de plaisirs, princes et princesses font assaut d'élégance et de galanterie. La plupart portent des noms retentissants, évocateurs d'histoires tragiques que rien ne fait encore pressentir. Les plus brillants ornements de cette cour sont deux figures de rêve, le duc de Nemours, chef-d'œuvre de la nature, Mlle de Chartres, l'une des grandes héritières du royaume. Mlle de Chartres paraît pour la première fois au Louvre. Le prince de Clèves demande sa main; elle lui est accordée sans répugnance. Le drame commence. M. de Clèves souffre et se plaint : il aime et n'est pas aimé. Sa femme n'a pour lui que de l'estime, elle est toute charmée et inquiète d'un sentiment qui a germé dans son cœur à son insu, d'une vive et soudaine inclination pour le duc de Nemours, parfait amant. Rien désormais ne saurait la défendre contre elle-même qu'elle-même. Sa mère, son unique conseillère, lui manque tout à coup. Mme de Chartres a vu clair dans le cœur de sa fille; consumée de chagrin, à l'approche de l'orage qui menace Mme de Clèves, elle la conjure, avant de mourir, de s'épargner le tourment d'une passion coupable.

Deuxième partie. Mme de Clèves a gagné sa maison de Coulommiers. Au cours d'une conversation, son mari lui découvre inopinément les suites fatales de la perfidie, en lui représentant le désespoir d'un sien ami qui a appris tout à la fois la mort et la trahison de sa maîtresse. Avec le retour à Paris, que Clèves désire, renaissent les péripéties du combat intérieur et les mortelles inquiétudes. Mme de Clèves ne peut se tromper plus longtemps sur elle-même; elle est touchée au plus profond de l'âme par la passion de Nemours, qui, pour l'amour d'elle, renonce aux espérances d'une couronne. Mais, si elle n'est point maîtresse de ses sentiments, elle gouvernera du moins ses actes. Elle veut fuir celui qu'elle aime; son mari lui ordonne de ne point changer de conduite. Cependant, l'impatience de Nemours grandit dangereusement. Elle le voit dérober son portrait; elle se tait, à demi complice. Il est blessé au cours d'un tournoi; d'un regard, elle lui exprime une ardente sympathie. Une lettre égarée lui permet de supposer qu'il la trompe, elle connaît la jalousie.

Troisième partie. Le mystère de la lettre est éclairci. Nemours est étranger à cette intrigue. Clèves conduit lui-même Nemours auprès de M^me^ de Clèves. En présence du mari, les deux amants, pour obéir à un ordre royal, composent de mémoire une copie de la lettre qui a jeté l'alarme. Mais, de nouveau, M^me^ de Clèves s'effraie des progrès de son mal; de nouveau, elle s'enfuit à Coulommiers et contre le gré de son mari, qui s'étonne de ce goût pour la solitude. M^me^ de Clèves lui ouvre enfin les yeux. Dans le mystère d'un pavillon isolé, elle lui avoue avec des larmes que, pour rester digne de lui, elle doit quitter la cour. D'abord rassuré par cette sincérité courageuse, Clèves est bientôt assailli par la jalousie. Il ouvre un feu de questions qui demeurent sans réponse. Il ne peut savoir le nom de son rival. Nemours assiste invisible à l'entretien. Il est désormais assuré d'être aimé de M^me^ de Clèves et de ne recevoir d'elle aucune marque d'amour. Le drame se poursuit à Paris. Clèves apprend par sa propre vigilance que l'ennemi de son bonheur est Nemours, à qui M^me^ de Clèves vient d'ordonner « au nom de Dieu, de la laisser en repos ». Mais, point de repos; l'aveu a été ébruité par l'imprudence de Nemours qui l'a conté confidemment à un ami, tout en taisant les noms. Les trois créatures que le destin a précipitées les unes contre les autres sont en proie aux suspicions réciproques, aux reproches, aux plus cruelles agitations du cœur.

Quatrième partie. Une fois de plus, M^me^ de Clèves cherche dans la solitude l'impossible repos. Nemours l'y rejoint, épié par un gentilhomme que Clèves a investi de ce soin. Il est nuit; M^me^ de Clèves, sur un lit de parade, songe à l'absent, tout occupée des couleurs de son blason, d'un objet qui fut sien, de son portrait, fixé sur la toile parmi des héros. Mais voici que la présence de Nemours est ou aperçue ou devinée dans l'ombre et M^me^ de Clèves se dérobe aux regards. Invocation de l'amant aux bois, aux rochers, moins cruels que l'inhumaine; nouvelles tentatives pour la conquête de l'amante, nouveaux insuccès. Le drame, désormais, se hâte vers sa fin. La présence de Nemours à Coulommiers a été dénoncée à Clèves par son affidé. Sans rien entendre au delà, le mari se persuade qu'il est trahi; il meurt de chagrin, non sans avoir fait à la vertueuse infidèle d'inoubliables adieux. Des mois ont passé. L'amour de M^me^ de Clèves survit à sa détresse morale. Elle déclare sa passion à son amant de plus en plus assidu : le respect des bienséances ne lui dénie plus le droit d'accorder ses sentiments et sa conduite, mais le devoir et aussi le soin de son repos l'emportent. Toutes les prières sont vaines et vaines toutes les plaintes. Son propos reste ferme de ne point épouser, même innocent, celui par qui de Clèves est mort. Dès lors, la figure de Nemours pâlit, et par degrés s'efface. Elle, silencieusement, ensevelit sa douleur dans quelque retraite lointaine, là-bas, vers les Pyrénées, demandant l'oubli aux occupations les plus saintes. Elle

succombe à une maladie de langueur; c'est le triomphe de sa généreuse volonté.

Le roman en France, au XVII^e siècle, avant « la Princesse de Clèves ». — Avec l'*Astrée* (1610-1629) d'Honoré d'Urfé, le roman est d'abord *pastoral*. La scène est sur les bords du Lignon, qui arrose le Forez, peuplé de nymphes. Après soixante livres (12 vol.) d'enchantements, d'épreuves et d'analyses quintessenciées, le berger Céladon épouse la bergère Astrée. Les douze volumes de Gomberville (*Polexandre*, 1632) et, plus encore, les vingt-neuf volumes de La Calprenède (*Cassandre*, 1642, 10 vol., *Cléopâtre*, 1647, 12 vol.), mettent à la mode le *roman de cape et d'épée*, où se mêlent faits historiques et romanesques aventures. De l'histoire de la Grèce et de la Perse antiques, M^lle Madeleine de Scudéry, avec le concours de son frère Georges, tire le *roman héroïque et précieux*. Les quinze mille pages du *Grand Cyrus*, avec leurs portraits à clef (1648), les dix mille pages de *Clélie* avec sa « carte du Tendre » (1654), enchantent les imaginations plus éprises d'héroïsme que soucieuses de la vérité des faits et des mœurs. Le *réalisme* a ses victoires avec Charles Sorel (1599-1674), Scarron et son *Roman comique* (1651), Furetière et le *Roman bourgeois* (1656). Les personnages de ces romans ne sont plus des héros de fantaisie, mais des êtres en chair et en os, ceux qu'on rencontrait dans la rue ou sur la grand'route, comédiens ambulants, gentilshommes de province, avocats et procureurs de la place Maubert. Tels sont, pour les diverses formes du roman, les devanciers immédiats de M^me de La Fayette.

Originalité de « la Princesse de Clèves ». — Ce petit livre — il a moins de deux cents pages — étonna et plut d'abord par sa brièveté. On était las des pesants volumes. L'*Art poétique* de Boileau (1674) venait de porter un coup décisif à l'abondance stérile. M^me de La Fayette, qui a entendu la leçon, estime un louis toute période retranchée d'un ouvrage. Ses conversations, encore qu'un peu lentes, ne sont pas interminables; plus de descriptions sans fin, plus de jardins où le lecteur se perd, plus de palais à festons et à astragales.

L'École de 1660 avait incliné le goût du public vers le naturel et la simplicité. La raison désormais veut être souveraine, la raison, c'est-à-dire la vérité. M^me de La Fayette relève de cette école. Certes, malgré sa « divine raison », elle fait encore au romanesque sa part; le programme de Cathos n'est pas oublié, tant s'en faut. Selon la règle, les héros sont tous parfaitement beaux et amoureux, les héroïnes, toutes aimées et parfaitement belles. Nemours, ainsi que Céladon et autres damerets, passe des nuits dans les bois, en habit de cour, et confie ses peines aux rocs insensibles. Le gentilhomme, affidé de M. de Clèves, revêt un déguisement pour rem-

plir sa mission. Et voici encore et la lettre égarée et les confidences malencontreuses.

Au reste, on chercherait en vain, dans *la Princesse de Clèves*, les aventures chimériques et bizarres, enlèvements, fuites, noyades et miraculeuses interventions. Finis les faits d'armes qui donnaient le frisson aux ruelles, l'héroïsme est mort; ce ne sont plus les coups d'épée qui tuent : trois personnages sur quatre — les autres sont des utilités — meurent de chagrin. Sans doute, les Clèves, les Nemours, vivent à la cour et ne connaissent que la cour, loin de tout ce qui est bourgeoisie et peuple, mais, par leurs sentiments et leur conduite, ils appartiennent à l'humanité commune. Leurs luttes ne sont pas exceptionnelles : ce sont les misères inhérentes aux mariages non délicieux. L'aveu de M^me^ de Clèves à son mari a pu paraître singulier; cette hardiesse même n'était pas une nouveauté : en 1677, la Phèdre de Racine avait déjà fait à Thésée, son mari, un aveu non moins osé, l'aveu de sa passion incestueuse. Les personnages de M^me^ de La Fayette ne sont point exempts de faiblesses misérables. Quand la passion les éblouit, ils manquent le plus spontanément du monde au code de la politesse. Le duc de Nemours écoute aux portes, tout comme font les manants; il divulgue le secret qu'il a surpris et, sans balancer, impute sa faute au mari qu'il supplante. De concert, les deux amants supposent une lettre sous les yeux du mari. Clèves exerce sur sa femme une surveillance clandestine et il confie ce soin à un homme de qualité. Les images de la vie de cour ne sont donc pas toutes embellies.

Quant au cadre, le roman veut être historique, et cette histoire n'est pas celle des Perses d'il y a trois mille ans, ce sont des fragments de l'histoire de l'Europe, au cours des années 1558-1559. Circulent devant nos yeux les Guises, les Médicis, les Stuarts et Élisabeth, Philippe II et don Carlos. Seuls les personnages principaux paraissent créés de toutes pièces et malgré le succès des Condé-Artamène, des Longueville-Mandane, les Clèves et les Nemours ne sont pas à clef. Tout au plus, l'ingéniosité a-t-elle pu s'exercer au jeu des rapprochements, comparer tel bal sous Henri II à tel bal sous Henri IV, la lettre du vidame à la lettre tombée de la poche de Coligny, le cercle de la reine dauphine au salon d'Henriette d'Angleterre avec ses Guiches et ses Vardes, la cour de Henri II à celle de Louis XIV. Ce qui est sûr seulement, c'est que Nemours fait penser à Marsillac-La Rochefoucauld, et que la destinée de M^me^ de Clèves évoque la vie de M^me^ de La Fayette elle-même. Voilà quelques nouveautés qui rajeunissent le genre. Ajoutons qu'avec M^me^ de La Fayette le pathétique de la tragédie pénètre pour la première fois le roman.

« La Princesse de Clèves » et la tragédie classique. — *La Princesse de Clèves* participe à la fois de la tragédie de Corneille et de celle de Racine. La conception de l'amour y est cornélienne, ou,

ce qui revient au même, cartésienne : chez les âmes généreuses les passions, parties basses, sont soumises à la partie noble, à la raison; l'accomplissement du devoir va, s'il faut, jusqu'au sacrifice de la vie. Comme chez Corneille, aux intrigues d'amour se mêlent la politique et l'histoire : siège de Metz, guerre des Flandres, traité de Cateau-Cambrésis, échappées sur les maisons d'Angleterre, d'Espagne et de Savoie. Religion à part, l'analogie est évidente entre le roman de Mme de La Fayette et la tragédie chrétienne de Corneille, analogie de sentiments et de situations. Pauline et Mme de Clèves sont l'une et l'autre mariées et mariées sans inclination, par devoir d'obéissance. L'une et l'autre s'entretiennent avec l'amant au domicile conjugal; elles connaissent les mêmes luttes pour assurer la victoire de leur volonté; pour résister à leur passion elles ont toutes deux recours à leur mari. Pour l'une et l'autre l'amour finit tragiquement.

Si Mme de La Fayette appartient à la génération des Chimène et des Pauline, les succès de Racine retentissaient au théâtre dans les années mêmes où *la Princesse de Clèves* était conçue. Comment l'esprit racinien n'animerait-il pas le roman de Mme de La Fayette? Sans doute, ces deux peintres de l'amour, le dramaturge et la romancière, paraissent, au premier regard, dissemblables et même opposés. Ici, la passion, toute formée dès le lever du rideau, se déchaîne durant cinq actes jusqu'aux extrêmes limites de la fureur; là, c'est la mortelle résistance à l'entraînement de l'instinct. La princesse de Clèves n'est point, certes, de ces femmes hardies dont le front ne rougit jamais; elle rougit presque trop; mais voici que s'accordent la tragédie et le roman. Avant Mme de La Fayette, le créateur de Junie, de Bérénice, de Monime, d'Iphigénie, avait su noter le premier émoi d'un cœur ingénu que l'amour naissant trouble délicieusement. Comme Racine encore, Mme de La Fayette fait voir les terribles effets de la passion contrariée : mêmes mouvements d'âme, semblables tortures; de part et d'autre, on blêmit de désespoir ou de colère. Quant à l'action, hormis les courts épisodes qui ne tiennent au sujet que par un fil assez lâche, elle est telle que la demande Racine : simple, chargée de peu de matière, elle ne repose que sur les intérêts et les passions des personnages. Mme de La Fayette, elle aussi, a fait quelque chose de rien; le drame se passe tout entier dans les cœurs.

Cette parenté toute nouvelle du roman et de la tragédie contenta cornéliens et raciniens; ils s'accordèrent pour verser des larmes sur l'héroïque princesse de Clèves, touchante victime de l'amour.

Style. — L'art du style n'ootint pas de moins nombreux suffrages. Mme de La Fayette se piquait de ne point faire métier d'écrire. Elle s'est épargné, ou plutôt, a évité le travail de la lime. A « l'eau claire et limpide » que demandait le P. Bouhours, elle préféra le laisser-aller du bel air. Elle-même dit de son roman qu'il

lui paraît « bien écrit, sans être extrêmement châtié ». De ces négligences, Valincour, on le sait, a pu faire tout un livre. Plus qu'à ces menues erreurs de plume le lecteur est sensible à l'abondance des locutions convenues, que chacun entend à sa manière. Trop de « beautés parfaites », trop de princes « faits admirablement », trop de « superbement » et de « magnifiquement ». Ces adverbes ont beau s'accumuler, on désire qu'elle soit définie, cette perfection qui passe « tout ce qu'on saurait imaginer » ou « dire ». Tout abstraite, sans images et sans couleur, cette langue compte bien peu de mots, quelques centaines, et on ne saurait lui faire le reproche de pauvreté. Subtil instrument d'analyse, elle dit ce qu'elle veut, comme elle veut, avec mille nuances délicates, tant y est grand l'art de ne prendre en tout que la fleur, l'art de laisser quelque chose à penser. La nature parle sans doute un langage plus direct, mais M^me^ de Clèves, son mari et son amant, vivent à la cour, où la nature se surveille et se contraint. La violence des passions s'y montre discrète et la politesse impose quelque gêne. Cette retenue du style ajoute à la vérité de la peinture et lui donne une grâce élégante que notre siècle ne connaît guère.

Conclusion. — Donc, le roman pastoral et le roman réaliste mis à part, *la Princesse de Clèves* apparaît comme le fruit, fruit unique, de l'union des formes diverses qu'avaient revêtues, avant 1678, le roman et la tragédie, formes abrégées par l'art de la miniature et enrichies de demi-teintes, qui donnent du champ à l'imagination et au rêve. Dieu[1] est à peu près absent de cette œuvre, même aux heures de la mort; un fantôme y règne, le fantôme du devoir; la raison cartésienne y gagne, sans le secours de la grâce, une victoire qui exténue l'âme, victoire meurtrière. M^me^ de La Fayette a discrètement confié à sa fiction — de là le fonds d'amertume — une part du secret de sa vie et une part de la philosophie des *Maximes*. Cette œuvre ne pouvait naître, semble-t-il, qu'au cœur de la société qui l'a produite, le monde de la cour. Ce monde et ses raffinements ont disparu, le charme de l'œuvre n'est pas évanoui.

1. Le siècle n'admettait pas le mélange indiscret des vérités de la foi et des mensonges de la fable. Au surplus, la philosophie de La Rochefoucauld, qui inspire M^me^ de La Fayette, fatalité de l'instinct, toute-puissance de l'intérêt, exclut le mysticisme.

Les chiffres gras entre parenthèses renvoient aux questions placées à la fin du volume.

LA PRINCESSE DE CLÈVES

PREMIÈRE PARTIE

La magnificence*(1) et la galanterie[1] n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second[2]. Ce prince était galant, bien fait et amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers[3], duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants.

Comme il réussissait admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisait une de ses plus grandes occupations : c'étaient tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bague[4] ou de semblables divertissements; les couleurs[5] et les chiffres de M^me^ de Valentinois paraissaient partout, et elle paraissait elle-même avec tous les ajustements que pouvait avoir M^lle^ de La Marck[6], sa petite-fille, qui était alors à marier.

La présence de la reine[7] autorisait la sienne. Cette princesse était belle, quoiqu'elle eût passé sa première jeunesse; elle aimait la grandeur, la magnificence et les plaisirs.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes.

Marie Stuart[8], reine d'Écosse, qui venait d'épouser M. le Dauphin[9], et qu'on appelait la reine Dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps : elle avait été élevée à la cour de France; elle en avait pris toute

1. *Galanterie* : « Une manière polie, enjouée et agréable de dire les choses » (Furetière); **2.** *Henri second*. L'action de *la Princesse de Montpensier*, et celle de *la Comtesse de Tende* sont semblablement situées sous les Valois. Henri II régna de 1547 à 1559; **3.** *Diane de Poitiers*. Elle avait cinquante-neuf ans. Elle avait été déjà favorite de François I^er^. Elle était fille de Saint-Vallier et femme de H. de Brézé; **4.** *Bague* : le cavalier à la course devait enlever, à la pointe de l'épée, des bagues suspendues; **5.** *Couleurs* (du blason); **6.** *M^lle^ de La Marck*, née de Brézé; **7.** *Reine* : Catherine de Médicis (1519-1589); **8.** *Marie Stuart* (1542-1587) : fille de Jacques V, roi d'Écosse, épouse de François II; **9.** *Le Dauphin* : fils aîné de Henri II, roi en 1559 (François II).

la politesse, et elle était née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne. La reine, sa belle-mère, et Madame, sœur du roi, aimaient aussi les vers, la comédie et la musique : le goût que le roi François Ier avait eu pour la poésie[1] et pour les lettres régnait encore en France; et le roi, son fils, aimant tous les exercices du corps, tous les plaisirs étaient à la cour. Mais ce qui rendait cette cour belle et majestueuse était le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire.

[*Ces princes étaient : le roi de Navarre, le duc de Guise, le cardinal de Lorraine, le chevalier de Guise, le prince de Condé et le duc de Nevers.*]

Le duc de Nevers[2], dont la vie était glorieuse par la guerre et par les grands emplois qu'il avait eus, quoique dans un âge avancé, faisait les délices de la cour. Il avait trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appelait le prince de Clèves, était digne de soutenir la gloire de son nom; il était brave et magnifique, et il avait une prudence[3] qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame[4] de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, était également distingué dans la guerre et dans la galanterie. Il était beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral : toutes ces bonnes qualités étaient vives et éclatantes; enfin il était seul digne d'être comparé au duc de Nemours[5], si quelqu'un eût pu lui être comparable; mais ce prince était un chef-d'œuvre de la nature*(2); ce qu'il avait de moins admirable était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable[6], et un agrément dans son esprit, dans son visage

1. *Poésie.* François Ier s'entourait, à Fontainebleau, d'artistes et de poètes; il s'essayait lui-même à rimer; **2.** *Le duc de Nevers :* François Ier de Clèves, duc de Nevers (1516-1562) fut l'un de ceux qui découvrirent la conjuration d'Amboise; **3.** *Prudence :* sagesse; **4.** *Vidame :* titre féodal, le représentant, au temporel, d'un évêque qu'il était chargé de défendre; **5.** *Nemours.* Mme de La Fayette a emprunté quelques traits de ce personnage à Brantôme : « Qui n'a vu M. de Nemours en ses années gaies, n'a rien vu. Et qui l'a vu, le peut baptiser, par tout le monde, la fleur de toute chevalerie, et pour ce fort aimé de tout le monde et principalement des dames »; **6.** *Incomparable.* C'est le style des romans à la mode. Cf. *le Grand Cyrus* (I. Ier, 7e partie) : « Imaginez-vous la beauté même, si vous voulez concevoir cette admirable personne. Tous les traits de son visage sont admirables, la délicatesse de son teint ne se peut exprimer. La majesté de toute sa personne est digne d'admiration. » Mme de Sévigné plaisantait ces « belles jambes ».

et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'en lui seul : il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et, enfin, un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame, dans la cour, dont la gloire[1] n'eût été flattée de le voir attaché à elle; peu de celles à qui il s'était attaché pouvaient se vanter de lui avoir résisté; et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avait tant de douceur et tant de disposition à la galanterie qu'il ne pouvait refuser quelques soins à celles qui tâchaient de lui plaire : ainsi il avait plusieurs maîtresses[2], mais il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement. Il allait souvent chez la reine Dauphine[3] : la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avait de plaire à tout le monde, et l'estime particulière qu'elle témoignait à ce prince, avaient souvent donné lieu de croire qu'il levait les yeux jusqu'à elle.

[*Elisabeth elle-même, la nouvelle reine d'Angleterre, ne dédaignerait pas pour époux le duc de Nemours. Henri II désire être éclairé sur les intentions de cette reine. Il dépêche pour cette mission, à Londres, l'un de ses favoris, Lignerolles. Cependant, la cour de France s'ouvre à M^lle de Chartres.*]

Il parut alors à la cour une beauté qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite[4] puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé de voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres[5] et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune et l'avait laissée sous la conduite de M^me de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence

1. *Gloire :* le point d'honneur chez la femme. Le terme appartient au vocabulaire de la tragédie; **2.** *Maîtresses :* de ses pensées; **3.** *Reine Dauphine.* La cour de la Dauphine rappelle la cour d'Henriette d'Angleterre, amie de M^me de La Fayette. Au reste, la cour de Henri II est l'image de la cour de Louis XIV; **4.** *Beauté parfaite* : « Quant à la beauté du corps, il me faudrait savoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraisemblable que nous ne savons guère ce que c'est que la beauté » (Montaigne); **5.** *Chartres :* le vidame de Chartres, M^me et M^lle de Chartres ne sont pas des personnages historiques.

elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable[1]. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux; elle lui en contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements[2]; elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une femme honnête, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance; mais elle lui faisait voir qu'elle ne pouvait conserver cette vertu que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée*(3).

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France, et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Mme de Chartres, qui était extrêmement glorieuse[3], ne trouvait rien qui fût digne de sa fille : la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle : il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a vu qu'à elle; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâces et de charmes.

Le lendemain qu'[4] elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien[5] qui en trafiquait par tout le monde. Cet homme était venu de Florence avec la reine et s'était tellement enrichi dans son trafic que sa maison paraissait plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva[6]. Il fut tellement

1. *Aimable.* Montaigne avait déjà demandé que la vertu fût *aimable ;* 2. *Engagements :* intrigues d'amour auxquelles on sacrifie une part de sa liberté; 3. *Glorieuse :* orgueilleuse de son rang. S'employait ordinairement en mauvaise part; 4. *Le lendemain que,* le tour est latin; 5. *Italien.* A la suite de Benvenuto Cellini et des Médicis, nombre de joailliers italiens étaient venus en France pour le « traffico ». Selon Valincour, la vraisemblance n'est pas ménagée : une fille de seize ans ne va pas chez un joaillier assortir des pierreries; 6. *Y arriva* : « Premièrement, il (l'amant) doit voir au temple ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique la personne dont il devient amoureux » (*les Précieuses ridicules,* sc. v).

surpris de sa beauté qu'il ne put cacher sa surprise; et M^lle de Chartres ne put s'empêcher de rougir[1] en voyant l'étonnement[2] qu'elle lui avait donné : elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu'il paraissait. M. de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu'il ne connaissait point. Il voyait bien, par son air et par tout ce qui était à sa suite[3], qu'elle devait être de grande qualité. Sa jeunesse lui faisait croire que c'était une fille; mais, ne lui voyant point sa mère, et l'Italien, qui ne la connaissait point, l'appelant madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté : il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et, en effet, elle sortit assez promptement. M. de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle était; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connaissait point : il demeura si touché de sa beauté, et de l'air modeste qu'il avait remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle, dès ce moment, une passion et une estime extraordinaires : il alla le soir chez Madame, sœur du roi.

. . . . . .

Il était si rempli de l'esprit et de la beauté de M^lle de Chartres qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure, et ne pouvait se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avait vue et qu'il ne connaissait pas. Madame lui dit qu'il n'y avait point de personne comme celle qu'il dépeignait, et que, s'il y en avait quelqu'une, elle serait connue de tout le monde. M^me de Dampierre, qui était sa dame d'honneur, et amie de M^me de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette princesse et lui dit tout bas que c'était sans doute M^lle de Chartres que M. de Clèves avait vue. Madame se retourna vers lui et lui dit que, s'il voulait revenir chez elle le lendemain, elle lui ferait voir cette beauté dont il était si touché. M^lle de Chartres

1. *Rougir* : « La déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paraît à notre rougeur » (*les Précieuses ridicules*, sc. v); 2. *Étonnement* (étym.) impression produite par un coup de tonnerre; 3. *Sa suite* : les personnes qui l'accompagnaient.

parut en effet le jour suivant; elle fut reçue des reines[1] avec tous les agréments qu'on peut s'imaginer, et avec une telle admiration de tout le monde qu'elle n'entendait autour d'elle que des louanges. Elle les recevait avec une modestie si noble qu'il ne semblait pas qu'elle les entendît, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame, sœur du roi. Cette princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avait donné à M. de Clèves. Ce prince entra un moment après : Venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole; et si, en vous montrant Mlle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez : remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle.

M. de Clèves sentit de la joie de voir que cette personne, qu'il avait trouvée si aimable, était d'une qualité[2] proportionnée à sa beauté; il s'approcha d'elle, et il la supplia de se souvenir qu'il avait été le premier à l'admirer et que, sans la connaître, il avait eu pour elle tous les sentiments de respect et d'estime qui lui étaient dus.

Mme de Chartres, qui avait eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étaient si nécessaires et où il y avait tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour[3], et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part, que l'amour était toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille, ni indifférent; on songeait à s'élever, à plaire, à servir ou à nuire; on ne connaissait ni l'ennui, ni l'oisiveté, et on était toujours occupé[4] des plaisirs ou des intrigues. Les dames avaient des attachements particuliers pour la reine, pour la reine Dauphine, pour la reine de Navarre, pour Madame, sœur du roi, ou pour la duchesse de Valentinois. Les inclinations, les raisons de bienséance ou le rapport d'humeur faisaient ces différents attachements.

Toutes ces cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres : les dames qui les composaient

1. *Reines :* la reine mère et la reine dauphine; 2. *Qualité :* condition noble; 3. *Cour :* « La vie de cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique. Il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois et jouer de caprice » (La Bruyère, chap. « De la cour »); 4. *Occupé,* au sens étymologique : pris tout entier par.

avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient souvent joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étaient pas moins sensibles. Ainsi il y avait une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour, qui la rendait très agréable, mais aussi très dangereuse pour une jeune personne*(**4**). Mme de Chartres voyait ce péril et ne songeait qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mère, mais comme son amie[1], de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui dirait, et elle lui promit à[2] lui aider de se conduire dans des choses où l'on était souvent embarrassé quand on était jeune.

Le chevalier de Guise[3] fit tellement paraître les sentiments et les desseins qu'il avait pour Mlle de Chartres qu'ils ne furent ignorés de personne*(**5**).

Le prince de Clèves n'avait pas donné des marques moins publiques de sa passion qu'avait fait le chevalier de Guise. Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin[4]; il crut néanmoins qu'il n'avait qu'à parler à son fils pour le faire changer de conduite; mais il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser Mlle de Chartres. Il blâma ce dessein; il s'emporta et cacha si peu son emportement que le sujet s'en répandit bientôt à la cour et alla jusqu'à Mme de Chartres. Elle n'avait pas mis en doute que M. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils; elle fut bien étonnée que la maison de Clèves et celle de Guise craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle en eut lui fit penser à trouver un parti pour sa fille, qui la mît au-dessus de ceux qui se croyaient au-dessus d'elle.

[*Le mariage de Mlle de Chartres et du prince Dauphin se heurte au veto de Diane de Poitiers.*]

Personne n'osait plus penser à Mlle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avait espéré un prince du sang. M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations.

1. *Amie.* Cet adoucissement de l'autorité maternelle était tout nouveau; **2.** *Promit à,* nous dirions : elle lui *promit de* l'aider à; **3.** *Le chevalier de Guise :* le principal rival du prince de Clèves. (Sur la puissance évocatrice de ces noms historiques, voir l'Introduction); **4.** *Avec chagrin* : « Après cela... viennent les persécutions des pères » (*les Précieuses ridicules,* sc. v).

La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination, et, sitôt que le temps de la bienséance du deuil fut passée, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser Mlle de Chartres. Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'était passé avait éloigné les autres partis et où il était quasi[1] assuré qu'on ne la lui refuserait pas. Ce qui troublait sa joie était la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Il ne la voyait que chez les reines ou aux assemblées; il était difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, et il lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable; il la pressa de lui faire connaître quels étaient les sentiments qu'elle avait pour lui, et il lui dit que ceux qu'il avait pour elle étaient d'une nature qui le rendraient éternellement malheureux, si elle n'obéissait que par devoir[2] aux volontés de madame sa mère.

Comme Mlle de Chartres avait le cœur très noble et très bien fait, elle fut véritablement touchée du procédé du prince de Clèves. Cette reconnaissance[3] donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'était ce prince : de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitait.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et Mme de Chartes lui dit qu'il y avait tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Clèves et qu'il faisait paraître tant de sagesse pour son âge que, si elle sentait son inclination portée à l'épouser, elle y consentirait avec joie. Mlle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités; qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre, mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne*(6).

Dès le lendemain ce prince fit parler à Mme de Chartres;

1. *Quasi.* Valincour condamne l'abus que Mme de La Fayette fait de ce mot; 2. *Par devoir :*

Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
... J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi.

(*Polyeucte*, II, II, v. 470 et sq.)

Cette remarque de Clèves prépare le dénouement; 3. *Reconnaissance;* les précieuses distinguaient : Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance.

elle reçut la proposition qu'on lui faisait, et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui donnant le prince de Clèves. Les articles furent conclus[1]; on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

M. de Clèves se trouvait heureux, sans être néanmoins entièrement content*(7). Il voyait avec beaucoup de peine que les sentiments de Mlle de Chartres ne passaient pas ceux de l'estime et de la reconnaissance, et il ne pouvait se flatter qu'elle en cachât de plus obligeants, puisque l'état où ils étaient lui permettait de les faire paraître sans choquer son extrême modestie. Il ne se passait guère de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. « Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne peut me satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur les avantages de votre fortune, et non pas sur les charmes de votre personne. — Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. — Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serais content, s'il y avait quelque chose au delà; mais au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni de plaisir ni de trouble. — Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous voyant que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble. — Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il; c'est un sentiment de modestie et non pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer ».

Mlle de Chartres ne savait que répondre, et ces distinctions étaient au-dessus de ses connaissances. M. de Clèves ne voyait que trop combien elle était éloignée d'avoir pour

1. *Conclus* : « Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, et prendre justement le roman par la queue, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé » (*les Précieuses ridicules*, sc. v).

lui des sentiments qui le pouvaient satisfaire, puisqu'il lui paraissait même qu'elle ne les entendait[1] pas.

Mme de Chartres admirait la sincérité[2] de sa fille, et elle l'admirait avec raison; car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle; mais elle n'admirait[3] pas moins que son cœur ne fût point touché, et d'autant plus qu'elle voyait bien que le prince de Clèves ne l'avait point touchée, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari et de lui faire comprendre ce qu'elle devait à l'inclination qu'il avait eue pour elle avant que de la connaître, et à la passion qu'il lui avait témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osait plus penser à elle.

M. de Clèves ne trouva pas que Mlle de Chartres eût changé de sentiments en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privilèges; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avait toujours quelque chose à souhaiter au delà de sa possession, et, quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui, il n'était pas entièrement heureux[4]. Il conservait pour elle une passion violente et inquiète qui troublait sa joie : la jalousie n'avait point de part à ce trouble; jamais mari n'a été si loin d'en prendre et jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle était néanmoins exposée au milieu de la cour; elle allait tous les jours chez les reines et chez Madame. Tout ce qu'il y avait d'hommes jeunes et galants la voyaient chez elle et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison était ouverte à tout le monde; mais elle avait un air qui inspirait un si grand respect et qui paraissait si éloigné de la galanterie que le maréchal de Saint-André, quoique audacieux et soutenu de la faveur du roi, était touché de sa beauté, sans oser le lui faire connaître que par des soins et des devoirs. Plusieurs autres[5] étaient dans le même état; et Mme de Chartres joignait à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances qu'elle

1. *Entendait* : comprenait; 2. *Sincérité*. On connaît le mot de La Rochefoucauld sur Mme de La Fayette : « Elle est vraie »; 3. *Admirait* : ne s'étonnait pas moins. Il est remarquable que le verbe admirer soit employé dans ce passage avec ses deux acceptions; 4. *Heureux*. « Quel est ce tourment que je sens, disait-il (Cyrus), et d'où peut me venir l'inquiétude où je me trouve? Quoi! pour avoir vu la plus belle personne du monde, faut-il que j'en sois le plus malheureux? » (*le Grand Cyrus*, Ire partie, l. II); 5. *Plusieurs autres* : « Il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les dames soient aimées » (Mlle de Scudéry).

achevait de la faire paraître une personne où l'on ne pouvait atteindre.

[*La duchesse de Lorraine a conclu le mariage de son fils avec Claude de France. Le duc de Nemours, quoique tout occupé de ses vues sur l'Angleterre, se hâte de venir à la cour pour assister à ce mariage.*]

Mme de Clèves passa tout le jour des fiançailles[1] chez elle à se parer, pour se trouver au bal et au festin royal qui se faisaient au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure : le bal[2] commença; et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer[3] augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne; mais il était aussi difficile de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges*(8). Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient et s'ils ne s'en doutaient point. « Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais, comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui

1. *Fiançailles*, de Claude de France, fille de François Ier; 2. *Bal*. Ce bal rappelle celui qu'une lettre de Malherbe a rendu célèbre (1609), au cours duquel le Vert-Galant s'éprit de Charlotte-Mary de Montmorency, princesse de Condé; 3. *Se parer* : « Il faut que sa recherche (celle de l'amant) soit dans les formes » (*les Précieuses ridicules*, sc. v).

je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. — Je crois, dit Mme la Dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien. — Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. — Vous devinez fort bien, répondit Mme la Dauphine; et il y a même quelque chose d'obligeant[1] pour M. de Nemours à ne pas vouloir avouer que vous le connaissez sans jamais l'avoir vu. » La reine les interrompit pour faire continuer le bal : M. de Nemours prit la reine Dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours, avant qu'il allât en Flandre; mais de tout le soir il ne put admirer que Mme de Clèves.

Mme de Clèves revint chez elle, l'esprit si rempli de tout ce qui s'était passé au bal que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte; et elle lui loua M. de Nemours.

Le lendemain, la cérémonie des noces se fit; Mme de Clèves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grâce si admirables qu'elle en fut encore surprise.

Les jours suivants, elle le vit chez la reine Dauphine; elle le vit jouer à la paume avec le roi; elle le vit courre la bague; elle l'entendit parler; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres et se rendre tellement maître de la conversation[2] dans tous les lieux où il était, par l'air de sa personne et par l'agrément de son esprit, qu'il fit, en peu de temps, une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi que, comme M. de Nemours sentait pour elle une inclination violente[3], qui lui donnait cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire, il était encore plus aimable qu'il n'avait accoutumé[4] de l'être; de sorte que, se voyant souvent, et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avait de plus parfait à la cour, il était difficile[5] qu'ils ne se plussent infiniment.

[*Mme de Chartres instruit sa fille de la vie galante de Fran-*

1. *Obligeant :* le sens n'est pas clair. Faut-il comprendre que Mme de Clèves ne veut pas faire à Nemours le reproche de ne lui avoir pas encore présenté ses hommages? 2. *Conversation.* De même et pour les mêmes sortes de mérites, La Rochefoucauld était l'âme des salons de Mme de Sablé et de Mme de La Fayette; 3. *Violente* : « Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent » (*Zayde*); 4. *Avait accoutumé :* Le verbe *s'accoutumer* se construit de nos jours avec le verbe être; 5. *Il était difficile.* Selon Descartes et selon Corneille, chez les âmes « généreuses » la perfection appelle l'amour.

çois Ier, d'Henri II, de la duchesse d'Etampes, de Diane de Poitiers.]

La passion de M. de Nemours pour Mme de Clèves fut d'abord si violente qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées, et avec qui il avait conservé des commerces[1] pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre[2] avec elles; il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes et de répondre à leurs reproches. Mme la Dauphine, pour qui il avait eu des sentiments assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre Mme de Clèves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étaient nécessaires pour son départ. Il allait souvent chez la reine Dauphine, parce que Mme de Clèves y allait souvent et il n'était pas fâché de laisser imaginer[3] ce que l'on avait cru de ses sentiments pour cette reine. Mme de Clèves lui paraissait d'un si grand prix qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion que de hasarder de la faire connaître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui était son ami intime, et pour qui il n'avait rien de caché. Il prit une conduite si sage et s'observa avec tant de soin que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Mme de Clèves; et elle aurait eu peine à s'en apercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avait pour lui ne lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensait des sentiments de ce prince, qu'elle avait eue à lui parler de ses autres amants[4]; sans avoir un dessein bien formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais Mme de Chartres ne le voyait que trop[5], aussi bien que le penchant que sa fille avait pour lui. Cette connaissance lui donna une douleur sensible; elle jugeait bien le péril où était cette jeune personne d'être aimée d'un homme fait comme M. de Nemours pour qui elle avait de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avait de cette inclination par une chose qui arriva peu de jours après.

1. *Commerces :* le pluriel de ce mot, avec cette acception (relations), est sorti de l'usage; 2. *Rompre,* la passion est exclusive par nature; 3. *Laisser imaginer :* égoïste par nature, la passion asservit tout à son sujet; 4. *Amants :* soupirants; 5. *Ne le voyait que trop.*— *Le:* ce qu'elle pensait des sentiments de ce prince.

[*De Saint-André donne un bal pour faire paraître sa magnificence à Mme de Clèves. Quelques jours avant ce bal, la Dauphine choisissait des pierreries et donnait une parure à Mme de Clèves, quand les deux amies apprirent du prince de Condé les singuliers propos de M. de Nemours, propos qui firent dire à ce prince :*]

« Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant que d'y voir la personne qu'il aime.

— Comment! reprit Mme la Dauphine, M. de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au bal! J'avais bien cru que les maris pouvaient souhaiter que leurs femmes n'y allassent pas, mais, pour les amants, je n'avais jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. — M. de Nemours trouve, répliqua le prince de Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amants, soit[1] qu'ils soient aimés ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que, s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant; qu'elles en sont entièrement occupées; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi bien que pour celui qu'elles aiment; que lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent; que, quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée; que, plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien : enfin il trouve qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa[2] maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est et de n'y être pas. »

Mme de Clèves ne faisait pas semblant d'entendre[3] ce que disait le prince de Condé; mais elle l'écoutait avec attention. Elle jugeait aisément quelle part elle avait à l'opinion que soutenait M. de Nemours, et surtout à ce qu'il disait

1. *Soit qu'ils soient... ou*, nous dirions : qu'ils soient aimés ou ne le soient pas; 2. *Sa*, adjectif possessif, ne se rapporte ici à aucun sujet; le tour n'est pas correct; 3. *Ne faisait pas semblant d'entendre* : faisait semblant de ne pas entendre.

Phot. Larousse.

LA COUR DE HENRI II

Tapisserie du XVI^e^ siècle. (Florence, musée des Offices.)
Catherine de Médicis quitte en litière le château d'Anet.

du chagrin de n'être pas au bal où était sa maîtresse, parce qu'il ne devait pas être à celui du maréchal de Saint-André.

La reine Dauphine riait avec le prince de Condé et n'approuvait pas l'opinion de M. de Nemours. « Il n'y a qu'une occasion, madame, lui dit ce prince, où M. de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal, c'est lorsque c'est lui qui le donne, et il dit que c'est toujours faire une grâce à un amant que d'aller prendre sa part à un plaisir qu'il donne; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la cour, et qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. — M. de Nemours avait raison, dit la reine Dauphine en souriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal. Il y avait alors un si grand nombre de femmes à qui il donnait cette qualité que, si elles n'y fussent point venues, il y aurait eu peu de monde ».

Sitôt que le prince de Condé avait commencé à conter les sentiments de M. de Nemours sur le bal, Mme de Clèves avait senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. Elle entra aisément dans l'opinion[1] qu'il ne fallait pas aller chez un homme dont on était aimée, et elle fut bien aise d'avoir une raison de sévérité pour faire une chose qui était une faveur pour M. de Nemours; elle emporta néanmoins la parure que lui avait donnée la reine Dauphine; mais le soir, lorsqu'elle la montra à sa mère, elle lui dit qu'elle n'avait pas dessein de s'en servir; que le maréchal de Saint-André prenait tant de soin de faire voir qu'il était attaché à elle qu'elle ne doutait point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle aurait part au divertissement qu'il devait donner au roi, et que, sous prétexte de faire les honneurs de chez lui, il lui rendrait des soins dont peut-être elle serait embarrassée.

Mme de Chartres combattit quelque temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière[2] : mais, voyant qu'elle s'y opiniâtrait, elle s'y rendit et lui dit qu'il fallait donc qu'elle fît la malade pour avoir un prétexte de n'y pas aller, parce que les raisons qui l'en empêchaient ne seraient pas approuvées, et qu'il fallait même empêcher qu'on les soupçonnât. Mme de Clèves consentit volontiers à passer quelques

1. *L'opinion qu'il ne fallait pas.* Valincour signale l'incorrection de ce tour. En effet, le verbe *opiner* ne se construit pas avec *que*; 2. *Particulière* : qui se distingue. « Le caractère d'une femme est de n'avoir rien qui puisse marquer » (Mme de La Fayette).

jours chez elle pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devait pas être, et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'irait pas.

Il revint le lendemain du bal et sut qu'elle ne s'y était pas trouvée; mais, il était bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain, comme il était chez la reine et qu'il parlait à Mme la Dauphine, Mme de Chartres et Mme de Clèves y vinrent et s'approchèrent de cette princesse. Mme de Clèves était un peu négligée, comme une personne qui s'était trouvée mal; mais son visage ne répondait pas à son habillement. « Vous voilà si belle, lui dit Mme la Dauphine, que je ne saurais croire que vous ayez été malade. Je pense que M. le prince de Condé, en vous contant l'avis de M. de Nemours sur le bal, vous a persuadée que vous feriez une faveur[1] au maréchal de Saint-André d'aller chez lui et que c'est ce qui vous a empêchée d'y venir. » Mme de Clèves rougit[2] de ce que Mme la Dauphine devinait si juste, et de ce qu'elle disait devant M. de Nemours ce qu'elle avait deviné.

Mme de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avait point voulu aller au bal; et, pour empêcher que M. de Nemours ne le jugeât aussi bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui semblait être appuyé sur la vérité. « Je vous assure, madame, dit-elle à Mme la Dauphine, que Votre Majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle était véritablement malade; mais je crois que, si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre et de se montrer aussi changée[3] qu'elle était, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. » Mme la Dauphine crut ce que disait Mme de Chartres; M. de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence : néanmoins la rougeur de Mme de Clèves lui fit soupçonner que ce que Mme la Dauphine avait dit n'était pas entièrement éloigné de la vérité. Mme de Clèves avait d'abord été fâchée que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'était lui qui l'avait empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Mme de Chartres n'avait pas voulu laisser voir à sa fille

1. *Faveur* : « Après cela viennent... les jalousies conçues sur de fausses apparences » (*les Précieuses ridicules*, sc. v); 2. *Rougit*, c'est la troisième fois; 3. *Changée* : les traits altérés.

qu'elle connaissait ses sentiments pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avait envie de lui dire. Elle se mit un jour à lui parler de lui; elle lui en dit du bien et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avait d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisait qu'un plaisir, et non pas un attachement sérieux, du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, qu'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la reine Dauphine; je vois même qu'il y va très souvent, et je vous conseille d'éviter, autant que vous pourrez, de lui parler et surtout en particulier, parce que Mme la Dauphine vous traitant comme elle fait, on dirait bientôt que vous êtes leur confidente, et vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez Mme la Dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des aventures de galanterie.

Mme de Clèves n'avait jamais ouï parler de M. de Nemours et de Mme la Dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mère, et elle crut si bien voir combien elle s'était trompée dans tout ce qu'elle avait pensé des sentiments de ce prince qu'elle en changea de visage. Mme de Chartres s'en aperçut : il vint du monde dans ce moment. Mme de Clèves s'en alla chez elle et s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître, par ce que lui venait de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenait à M. de Nemours : elle n'avait encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés; elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritait. Elle se sentit blessée et embarrassée de la crainte que M. de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à Mme la Dauphine, et cette pensée la détermina à conter à Mme de Chartres ce qu'elle ne lui avait point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avait résolu; mais elle trouva que Mme de Chartres avait un peu de fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paraissait néanmoins si peu de chose que Mme de Clèves ne laissa pas d'aller l'après-dînée[1] chez

1. *Après-dînée*, on a dit aussi *après-dîné*. On écrit aujourd'hui *après-dîner*.

Mme la Dauphine : elle était dans son cabinet avec deux ou trois dames qui étaient le plus avant dans sa familiarité. « Nous parlions de M. de Nemours, lui dit cette reine en la voyant; et nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles : avant d'y aller il avait un nombre infini de maîtresses, et c'était même un défaut en lui; car il ménageait également celles qui avaient du mérite et celles qui n'en avaient pas. Depuis qu'il est revenu, il ne reconnaît ni les unes ni les autres; il n'y a jamais eu un si grand changement; je trouve même qu'il y en a dans son humeur et qu'il est moins gai[1] que de coutume. »

Mme de Clèves ne répondit rien, et elle pensait avec honte qu'elle aurait pris tout ce que l'on disait du changement de ce prince pour des marques de sa passion, si elle n'avait point été détrompée. Elle se sentait quelque aigreur contre Mme la Dauphine de lui voir chercher des raisons et s'étonner d'une chose dont apparemment elle savait mieux la vérité que personne. Elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose, et, comme les autres dames s'éloignèrent, elle s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Est-ce aussi pour moi, madame, que vous venez de parler? et voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à M. de Nemours? — Vous êtes injuste, lui dit Mme la Dauphine; vous savez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que M. de Nemours, avant d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssait pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a même pas paru qu'il se souvînt des choses qu'il avait faites : et j'avoue que j'ai de la curiosité de savoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle : le vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir, et je saurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. » Mme la Dauphine parla d'un air qui persuada Mme de Clèves, et elle[2] se trouva, malgré elle, dans un état plus calme et plus doux que celui où elle était auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mère, elle sut qu'elle était beaucoup plus mal qu'elle ne l'avait laissée. La fièvre lui avait redoublé, et, les jours suivants, elle augmenta de telle

1. *Moins gai* : après avoir vu sa maîtresse, l'amant doit être « tout rêveur ou mélancolique » (*les Précieuses ridicules*, sc. v); 2. *Elle* (Mme de Clèves) : ce changement de sujet n'est plus admis.

sorte qu'il parut que ce serait une maladie considérable. Mme de Clèves était dans une affliction extrême, elle ne sortait point de la chambre de sa mère : M. de Clèves y passait aussi presque tous les jours, et par l'intérêt[1] qu'il prenait à Mme de Chartres, et pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse, mais pour avoir aussi le plaisir de la voir : sa passion n'était point diminuée.

M. de Nemours, qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avait cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant la maladie de Mme de Chartres, ce prince trouva le moyen de voir plusieurs fois Mme de Clèves, en faisant semblant de chercher son mari ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchait même à des heures où il savait bien qu'il n'y était pas, et, sous le prétexte de l'attendre, il demeurait dans l'antichambre de Mme de Chartres, où il y avait toujours plusieurs personnes de qualité. Mme de Clèves y venait souvent et, pour être affligée, elle n'en paraissait pas moins belle à M. de Nemours. Il lui faisait voir combien il prenait d'intérêt à son affliction, et il lui en parlait avec un air si doux et si soumis qu'il la persuadait aisément que ce n'était pas de Mme la Dauphine dont il était amoureux.

Elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée de sa vue et d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyait plus et qu'elle pensait que ce charme qu'elle trouvait dans sa vue était le commencement des passions, il s'en fallait peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnait cette pensée.

Mme de Chartres empira si considérablement que l'on commença à désespérer de sa vie; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle était avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde et appeler Mme de Clèves.

« Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle en lui tendant la main; le péril où je vous laisse et le besoin que vous avez de moi augmentent le déplaisir[2] que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer : je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà

1. *Et par l'intérêt... et pour empêcher*, ce changement de construction n'est plus autorisé; 2. *Déplaisir*, le sens de ce mot était très fort. Cf. *Andromaque* (v. 81) : « Parmi les déplaisirs où son âme se noie ».

longtemps que je me suis aperçue de cette inclination ; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement. Vous êtes sur le bord du précipice ; il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre mari ; songez à ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener, ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles ; quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord, ils seront plus doux dans la suite que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère[1] en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber, comme les autres femmes ; mais, si ce malheur doit vous arriver, je reçois la mort avec joie pour n'en être pas le témoin*(**10**). »

Mme de Clèves fondait en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenait serrée entre les siennes, et Mme de Chartres se sentant touchée elle-même : « Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop[2] l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire. »

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter ni parler davantage. Mme de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état que l'on peut s'imaginer, et Mme de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir[3] sa fille, qui était la seule chose[4] à quoi elle se sentait attachée.

Mme de Clèves était dans une affliction extrême ; son mari ne la quittait point, et, sitôt que Mme de Chartres fut expirée[5]

1. *Le bonheur que j'espère.* C'est la seule part faite par le roman aux secours surnaturels ; **2.** *Trop.* Les usages de la société mondaine interdisaient les effusions de larmes. Ces adieux, selon Valincour, faisaient fondre en larmes « ceux qui n'avaient pleuré qu'une fois, à *Iphigénie* » ; **3.** *Plus revoir.* De même, Henriette d'Angleterre, que Mme de La Fayette assista le jour de sa mort, se réserva les dernières heures pour se préparer à bien mourir ; **4.** *La seule chose,* c'est la traduction littérale du cri de douleur qu'a jeté Cicéron à la mort de sa fille : « *Id amisi quo uno tenebar* » ; **5.** *Fut expirée,* le verbe *expirer* se construit de nos jours avec l'auxiliaire *avoir.*

il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisait qu'aigrir sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille. Quoique la tendresse et la reconnaissance y eussent la plus grande part, le besoin qu'elle sentait qu'elle avait de sa mère pour se défendre contre M. de Nemours ne laissait pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvait malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un temps où elle était si peu maîtresse de ses sentiments et où elle eût tant souhaité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre et lui donner de la force. La manière dont M. de Clèves en usait pour elle lui faisait souhaiter, plus fortement que jamais, de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devait. Elle lui témoignait aussi plus d'amitié et plus de tendresse qu'elle n'avait encore fait; elle ne voulait point qu'il la quittât, et il lui semblait qu'[1]à force de s'attacher à lui il la défendait contre M. de Nemours.

Ce prince vint voir M. de Clèves à la campagne. Il fit ce qu'il put pour rendre aussi une visite à M^me^ de Clèves; mais elle ne le voulut point recevoir; et, sentant bien qu'elle ne pouvait s'empêcher de le trouver aimable, elle avait pris une forte résolution de s'empêcher de le voir et d'en éviter toutes les occasions qui dépendraient d'elle.

M. de Clèves vint à Paris pour faire sa cour[2] et promit à sa femme de s'en retourner le lendemain; il ne revint cependant que le jour d'après. « Je vous attendis tout hier, lui dit M^me^ de Clèves lorsqu'il arriva; et je vous dois faire des reproches de n'être pas venu, comme vous me l'aviez promis. Vous savez que, si je pouvais sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce serait la mort de M^me^ de Tournon, que j'ai apprise ce matin : j'en aurais été touchée quand je ne l'aurais point connue. C'est toujours une chose digne de pitié qu'une femme jeune et belle comme celle-là soit morte en deux jours; mais, de plus, c'était une des personnes du monde qui me plaisaient davantage et qui paraissaient avoir autant de sagesse que de mérite.

— Je fus très fâché de ne pas revenir hier, répondit M. de Clèves; mais j'étais si nécessaire à la consolation d'un malheureux[3] qu'il m'était impossible de le quitter. Pour M^me^ de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée,

1. *Il lui semblait que :* « Combien il y a d'histoires au monde qui toutes ensemble ne valent pas ces quatre mots! (Valincour); 2. *Sa cour :* présenter ses hommages au roi; 3. *Un malheureux :* ce malheureux est Sancerre, dont Clèves va conter l'histoire dans la deuxième partie.

si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse et digne de votre estime. — Vous m'étonnez, reprit Mme de Clèves, et je vous ai ouï dire plusieurs fois qu'il n'y avait point de femme à la cour que vous estimassiez davantage. — Il est vrai, répondit-il; mais les femmes sont incompréhensibles, et, quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir que je ne saurais assez admirer mon bonheur. — Vous m'estimez plus que je ne vaux, répliqua Mme de Clèves en soupirant, et il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous. »

DEUXIÈME PARTIE

[*Clèves conte à sa femme les malheureuses amours de son ami Sancerre. A la mort de Mme de Tournon, sa maîtresse, il a appris qu'il était trahi par elle. Il a appris cette trahison par d'Estouteville, son heureux rival, qui cherchait aveuglément auprès de lui condoléances et réconfort**(**11**).]

« L'on ne peut être plus surpris que je suis, dit alors Mme de Clèves, et je croyais Mme de Tournon incapable d'amour et de tromperie. — L'adresse et la dissimulation, reprit M. de Clèves, ne peuvent aller plus loin[1] qu'elle les a portées. »

Il faut que je m'en retourne pour voir ce malheureux, et je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde, et que vous receviez ce nombre infini de visites, dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser. »

Mme de Clèves consentit à son retour, et elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur M. de Nemours qu'elle n'avait été; tout ce que lui avait dit Mme de Chartres en mourant et la douleur de sa mort avaient fait une suspension à ses sentiments, qui lui faisait croire qu'ils étaient entièrement effacés.

1. *Plus loin* : « Dans l'amour la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance » (La Rochefoucauld, LXXI).

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, Mme la Dauphine la vint voir, et, après lui avoir témoigné la part qu'elle avait prise à son affliction, elle lui dit que, pour la détourner de ses tristes pensées, elle voulait l'instruire de tout ce qui s'était passé à la cour en son absence; elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières[1]. « Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que M. de Nemours est passionnément amoureux, et que ses amis les plus intimes non seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une couronne[2]. »

[*La reine Elisabeth s'émeut de ne pas voir paraître à sa cour M. de Nemours. Celui-ci se dérobe : sa pensée, malgré les conseils d'Henri II, ne se tourne plus vers l'Angleterre**(**12**). *Et la Dauphine ajoute :*]

« Le vidame[3], qui le voit de plus près que personne, a dit à Mme de Martigues que ce prince est tellement changé qu'il ne le reconnaît plus; et, ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucune heure particulière où il se dérobe, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; et c'est ce qui fait méconnaître[4] M. de Nemours de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour. »

Quel poison pour Mme de Clèves que le discours de Mme la Dauphine! Le moyen de ne se pas reconnaître pour cette personne dont on ne savait point le nom? et le moyen de n'être pas pénétrée de reconnaissance et de tendresse en apprenant, par une voie qui ne lui pouvait être suspecte, que ce prince, qui touchait déjà son cœur, cachait sa passion à tout le monde et négligeait, pour l'amour d'elle, les espérances d'une couronne! Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, et le trouble qui s'éleva dans son âme. Si Mme la Dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venait de dire ne lui étaient pas indifférentes; mais, comme elle n'avait aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire

1. *Choses particulières :* qui sortent du train ordinaire de la vie; **2.** *Une couronne.* Cf. p. 3; **3.** *Le vidame :* amant de Mme de Martigues; **4.** *Méconnaître :* on ne le reconnaît plus. Le mot n'a plus ce sens.

réflexion. « M. d'Anville[1], ajouta-t-elle, qui, comme je viens de vous le dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui, et il a une si grande opinion de mes charmes qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puisse faire de si grands changements en M. de Nemours. »

Ces dernières paroles de Mme la Dauphine donnèrent une autre sorte de trouble à Mme de Clèves que celui qu'elle avait eu quelques moments auparavant. « Je serais aisément de l'avis de M. d'Anville, répondit-elle; et il y a beaucoup d'apparence, madame, qu'il ne faut pas moins d'une princesse telle que vous pour faire mépriser la reine d'Angleterre. — Je vous l'avouerais, si je le savais, lui repartit Mme la Dauphine, et je le saurais, s'il[2] était véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent; elles s'en aperçoivent les premières. M. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légères complaisances : mais il y a néanmoins une si grande différence de la manière dont il a vécu avec moi à celle dont il y[3] vit présentement que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre. »

[*Madame, sœur du roi, doit, annonce la Dauphine, épouser contre son gré Philippe II, et non, ainsi qu'elle le désirait, l'infant Don Carlos. Madame, fille du roi, est heureuse d'épouser M. de Savoie* *(**14**).]

« La cour, dit la Dauphine, va être plus belle et plus grosse qu'on ne l'a jamais vue, et, malgré votre affliction, il faut que vous veniez pour aider à faire connaître aux étrangers que nous n'avons pas de médiocres beautés[4]. »

Après ces paroles Mme la Dauphine quitta Mme de Clèves, et, le lendemain, le mariage de Madame fut su de tout le monde. Les jours suivants le roi et les reines allèrent voir Mme de Clèves. M. de Nemours, qui avait attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitait ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit, pour aller chez elle, l'heure que[5] tout le monde en sortirait, et qu'apparemment il ne reviendrait plus personne. Il réussit dans son dessein, et il arriva comme les dernières visites en sortaient.

1. *D'Anville :* amoureux de la Dauphine; 2. *Il :* cela, 3. *Y :* avec moi. *Y* pouvait remplacer les pronoms des première, deuxième et troisième personnes; 4. *Médiocres beautés :* nous avons des beautés qui ne sont pas médiocres; 5. *L'heure que* (latinisme) : l'heure où.

Cette princesse était sur son lit[1]. Il faisait chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Mme de Clèves n'était pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez longtemps le silence.

Enfin M. de Nemours prit la parole et lui fit des compliments[2] sur son affliction; Mme de Clèves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez longtemps de la perte qu'elle avait faite, et, enfin, elle dit que, quand le temps aurait diminué la violence de sa douleur, il lui en demeurerait toujours une si forte impression que son humeur en serait changée. « Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit M. de Nemours, font de grands changements dans l'esprit; et pour moi, je ne me reconnais pas depuis que je suis revenu de Flandre. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même Mme la Dauphine m'en parlait encore hier. — Il est vrai, repartit Mme de Clèves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. — Je ne suis pas fâché, madame, répliqua M. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue; mais je voudrais qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles que par les choses qui ne les regardent point; et, n'osant leur faire paraître qu'on les aime, on voudrait du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudrait qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables; ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paraître[3] au public, et même à elles-mêmes, les sentiments que l'on a pour elles; et ce qui marque encore mieux un véritable

1. *Son lit* : de parade; 2. *Compliments* (de condoléances); 3. *Laisser paraître* : l'amant « cache un temps sa passion à l'objet aimé et cependant lui rend plusieurs visites » (*les Précieuses ridicules*, sc. v).

attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisir, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre. »

Mme de Clèves entendait aisément la part qu'elle avait à ces paroles. Il lui semblait qu'elle devait y répondre et ne les pas souffrir. Il lui semblait aussi qu'elle ne devait pas les entendre ni témoigner qu'elle les prît pour elle : elle croyait devoir parler et croyait ne devoir rien dire. Le discours de M. de Nemours lui plaisait et l'offensait presque également : elle y voyait la confirmation de tout ce que lui avait fait penser Mme la Dauphine : elle y trouvait quelque chose de galant et de respectueux, mais aussi quelque chose de hardi et de trop intelligible[1]. L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Les paroles[2] les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeurait donc sans répondre, et M. de Nemours se fût aperçu de son silence dont il n'aurait peut-être pas tiré de mauvais présages, si l'arrivée de M. de Clèves n'eût fini la conversation et sa visite.

Ce prince venait conter à sa femme des nouvelles de Sancerre; mais elle n'avait pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle était si occupée de ce qui venait de se passer qu'à peine pouvait-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'était trompée, lorsqu'elle avait cru n'avoir plus que de l'indifférence[3] pour M. de Nemours. Ce qu'il lui avait dit avait fait toute l'impression qu'il pouvait souhaiter et l'avait entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce prince s'accordaient trop bien avec ses paroles pour laisser quelque doute à cette princesse. Elle ne se

1. *Trop intelligible :*

ARISTE.
Ces gens vous aiment?
BÉLISE.
Oui, de toute leur puissance.
ARISTE.
Ils vous l'ont dit?
BÉLISE.
Aucun n'a pris cette licence.
(*Les Femmes savantes*, II, III.)

2. *Les paroles...* : maxime; **3.** *Indifférence.* On sait la place qu'occupe, dans la carte du Tendre, le lac d'Indifférence.

flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'était une entreprise difficile, dont elle connaissait déjà les peines; elle savait que le seul moyen d'y réussir était d'éviter la présence de ce prince, et, comme son deuil lui donnait lieu d'être plus retirée[1] que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvait voir. Elle était dans une tristesse profonde; la mort de sa mère en paraissait la cause, et l'on n'en cherchait point d'autre*(**13**).

M. de Nemours était désespéré de ne la voir presque plus; et sachant qu'il ne la trouverait dans aucune assemblée et dans aucun des divertissements où était toute la cour, il ne pouvait se résoudre d'y paraître; il feignit une grande passion pour la chasse, et il en faisait des parties les mêmes jours qu'il y avait des assemblées chez les reines. Une légère maladie lui servit longtemps de prétexte pour demeurer chez lui, et pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savait bien que M^me^ de Clèves ne serait pas.

M. de Clèves fut malade à peu près dans le même temps. M^me^ de Clèves ne sortit point de sa chambre pendant son mal; mais, quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, et entre autres M. de Nemours qui, sur le prétexte d'être encore faible, y passait la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvait plus demeurer; elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint : il y avait trop longtemps qu'elle ne l'avait vu, pour se résoudre à ne le voir pas. Ce prince trouva moyen de lui faire entendre par des discours qui ne semblaient que généraux, mais qu'elle entendait néanmoins parce qu'ils avaient du rapport à ce qu'il lui avait dit chez elle, qu'il allait à la chasse pour rêver, et qu'il n'allait point aux assemblées parce qu'elle n'y était pas.

Elle exécuta enfin la résolution qu'elle avait prise de sortir de chez son mari lorsqu'il y serait; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce prince vit bien qu'elle le fuyait et en fut sensiblement touché.

M. de Clèves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa femme; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne voulait pas être dans sa chambre lorsqu'il y avait du monde. Il lui en parla,

1. *Retirée* (du monde).

et elle lui répondit qu'elle ne croyait pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avait de plus jeune à la cour; qu'elle le suppliait de trouver bon qu'elle menât une vie plus retirée qu'elle n'avait accoutumé[1]; que la vertu et la présence de sa mère autorisaient beaucoup de choses qu'une femme de son âge[2] ne pouvait soutenir.

M. de Clèves, qui avait naturellement beaucoup de douceur et de complaisance pour sa femme, n'en eut pas en cette occasion, et il lui dit qu'il ne voulait pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de[3] lui dire que le bruit était dans le monde que M. de Nemours était amoureux d'elle; mais elle n'eut pas la force de le nommer[4]. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison et de déguiser la vérité à un homme qui avait si bonne opinion d'elle.

[*Quelques jours après, à l'heure du cercle, le roi révèle en souriant la prédiction que lui a faite un astrologue : il sera tué en duel.*]

Après le malheur que le roi conta qu'on lui avait prédit, ceux qui avaient soutenu l'astrologie abandonnèrent le parti et tombèrent d'accord qu'il n'y fallait donner aucune croyance. « Pour moi, dit tout haut M. de Nemours, je suis l'homme du monde qui dois le moins y en avoir »; et se retournant vers Mme de Clèves, auprès de qui il était : « On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serais heureux par les bontés[5] de la personne du monde pour qui j'aurais la plus violente et la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, madame, si je dois croire aux prédictions. »

Comme il y avait déjà assez longtemps de la mort de sa mère, il fallait qu'elle commençât à paraître dans le monde et à faire sa cour[6], comme elle avait accoutumé : elle voyait M. de Nemours chez Mme la Dauphine; elle le voyait chez M. de Clèves, où il venait souvent avec d'autres personnes

1. *Qu'elle n'avait accoutumé*, le tour est sorti de l'usage; nous dirions : qu'elle n'avait *coutume* de le faire; **2.** *De son âge :* elle est « d'une extrême jeunesse »; **3.** *Prête de :* le XVIIe siècle ne distinguait pas entre les locutions *près de, prêt de, prêt à ;* **4.** *Nommer.* Cf. *Phèdre* (I, III) :

ŒNONE.
Hippolyte! Grands dieux!

PHÈDRE.
C'est toi qui l'as nommé.

5. *Bontés*, le singulier exprime le sentiment, le pluriel, les manifestations du sentiment; **6.** *Sa cour.* La présence à la cour était, pour une princesse, un devoir envers le roi.

de qualité de son âge, afin de ne pas se faire remarquer; mais elle ne le voyait plus qu'avec un trouble dont il s'apercevait aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards et à lui parler moins qu'à un autre, il lui échappait de certaines choses qui partaient d'un premier mouvement qui faisait juger à ce prince qu'il ne lui était pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas aperçu; mais il avait déjà été aimé tant de fois qu'il était difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimait. Il voyait bien que le chevalier de Guise était son rival[1], et ce prince connaissait que M. de Nemours était le sien. Il était le seul homme de la cour qui eût démêlé cette vérité; son intérêt l'avait rendu plus clairvoyant que les autres; la connaissance qu'ils avaient de leurs sentiments leur donnait une aigreur qui paraissait en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé; mais ils étaient opposés, toujours de différent parti dans les courses de bague, dans les combats à la barrière, et dans tous les divertissements où le roi s'occupait; et leur émulation était si grande qu'elle ne se pouvait cacher.

L'affaire d'Angleterre revenait souvent dans l'esprit de Mme de Clèves : il lui semblait que M. de Nemours ne résisterait point aux conseils du roi et aux instances de Lignerolles. Elle voyait avec peine que ce dernier n'était point encore de retour, et elle l'attendait avec impatience. Si elle eût suivi ses mouvements, elle se serait informée avec soin de l'état de cette affaire; mais le même sentiment qui lui donnait de la curiosité l'obligeait à la cacher, et elle s'enquérait seulement de la beauté, de l'esprit et de l'humeur de la reine Élisabeth. On apporta un de ses portraits qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avait envie de le trouver; et elle ne put s'empêcher de dire qu'il était flatté[2].

[*Là-dessus, la Dauphine conte l'histoire d'Elisabeth.*]

Toutes les dames qui étaient présentes au récit de Mme la Dauphine la remercièrent de les avoir si bien instruites de la cour d'Angleterre, et entre autres Mme de Clèves, qui ne put s'empêcher de lui faire plusieurs questions sur la reine Élisabeth.

1. *Rival* : « Après cela viennent... les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie » (*les Précieuses ridicules*, sc. v); **2.** *Flatté*, Mme de Clèves n'a jamais vu Élisabeth.

La reine Dauphine faisait faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour, pour les envoyer à la reine sa mère[1]. Le jour qu'on achevait celui de Mme de Clèves, Mme la Dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver : il ne laissait échapper aucune occasion de voir Mme de Clèves, sans laisser croire néanmoins qu'il les[2] cherchât. Elle était si belle ce jour-là qu'il en serait devenu amoureux, quand il ne l'aurait pas été : il n'osait pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignait, et il craignait de laisser trop voir le plaisir qu'il avait à la regarder.

Mme la Dauphine demanda à M. de Clèves un petit portrait qu'il avait de sa femme, pour le voir auprès de celui qu'on achevait; tout le monde dit son sentiment de l'un et l'autre, et Mme de Clèves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui qu'on venait d'apporter. Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il était, et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avait longtemps que M. de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de Mme de Clèves. Lorsqu'il vit celui-ci, qui était à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Mme la Dauphine était assise sur le lit et parlait bas à Mme de Clèves, qui était debout devant elle. Mme de Clèves aperçut par un des rideaux[3] qui n'était qu'à demi fermé, M. de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur la table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée que Mme la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas et lui demanda ce qu'elle regardait. M. de Nemours se tourna à ces paroles; il rencontra les yeux de Mme de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Mme de Clèves n'était pas peu embarrassée : la raison voulait qu'elle demandât son portrait; mais en le demandant[4]

1. *La reine sa mère :* la reine d'Écosse, femme de Jacques Stuart; 2. *Les :* ce passage du singulier « aucune », au pluriel « les », n'est plus admis; 3. *Rideaux* (du lit de parade); 4. *En le demandant... c'était apprendre :* le tour est incorrect. Il fallait dire : le demander c'était...

publiquement c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. M. de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage »; et il se retira après ces paroles et n'attendit point la réponse*(**15**).

Mme la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames, et M. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Mme de Clèves. Il sentait tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimait la plus aimable personne de la cour; il s'en faisait aimer malgré elle, et il voyait dans toutes ses actions[1] cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin; comme on trouvait la boîte où il devait être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il était tombé par hasard. M. de Clèves était affligé de cette perte, et, après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisait croire qu'il ne le pensait pas, qu'elle avait sans doute quelque amant caché, à qui elle avait donné ce portrait, ou qui l'avait dérobé, et qu'un autre amant ne se serait pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant[2], firent une vive impression dans l'esprit de Mme de Clèves : elles lui donnèrent des remords; elle fit réflexion à[3] la violence de l'inclination qui l'entraînait vers M. de Nemours; elle trouva qu'elle n'était plus maîtresse de ses paroles et de son visage;

1. *Toutes ses actions :*

Des premiers maux d'amour on connaît la naissance,
On a de leurs progrès une entière science.

(Saint-Évremond, *le Cercle.*)

2. *En riant*, la syntaxe demande de nos jours que le participe présent se rapporte au sujet de la proposition. Voir plus loin un tour analogue : *en s'éloignant ;* **3.** *Elle fit réflexion à*, la locution *faire réflexion* est construite comme le verbe *réfléchir*.

elle pensa que Lignerolles était revenu; qu'elle ne craignait plus l'affaire d'Angleterre; qu'elle n'avait plus de soupçons sur Mme la Dauphine; qu'enfin il n'y avait plus rien qui pût la défendre, et qu'il n'y avait de sûreté pour elle qu'en s'éloignant. Mais, comme elle n'était pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvait dans une grande extrémité et prête à tomber dans ce qui lui paraissait le plus grand des malheurs, qui était de laisser voir à M. de Nemours l'inclination qu'elle avait pour lui. Elle se souvenait de tout ce que Mme de Chartres lui avait dit en mourant, et des conseils qu'elle lui avait donnés de prendre toutes sortes de partis, quelque difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans la galanterie. Ce que M. de Clèves lui avait dit sur la sincérité, en parlant de Mme de Tournon, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devait avouer l'inclination qu'elle avait pour M. de Nemours. Cette pensée l'occupa longtemps; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie et retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

[*La paix est signée entre la France et l'Espagne. Un tournoi est publié en la ville de Paris. Une lice est construite près de la Bastille.*]

Peu de jours avant l'arrivée du duc d'Albe, le roi fit une partie de jeu de paume avec M. de Nemours, le chevalier de Guise et le vidame de Chartres. Les reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les dames, et entre autres de Mme de Clèves. Après que la partie fut finie, comme l'on sortait du jeu de paume, Châtelart s'approcha de la reine Dauphine et lui dit que le hasard lui venait de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui était tombée[1] de la poche de M. de Nemours. Cette reine, qui avait toujours de la curiosité pour ce qui regardait ce prince, dit à Châtelart de la lui donner; elle la prit et suivit la reine sa belle-mère, qui s'en allait avec le roi voir travailler à la lice. Après que l'on y eut été quelque temps, le roi fit amener des chevaux qu'il avait fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter et en fit donner à tous ceux qui l'avaient suivi. Le roi et M. de Nemours se

1. *Une lettre... tombée.* Cette lettre devait rappeler aux anciens frondeurs, à La Rochefoucauld notamment, la lettre qui brouilla Mme de Longueville et Mme de Montbazon, lettre que l'on crut tombée de la poche de Coligny.

trouvèrent sur les plus fougueux; ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. M. de Nemours, par la crainte de blesser le roi, recula brusquement et porta son cheval contre un pilier du manège avec tant de violence que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Mme de Clèves le crut encore plus que les autres. L'intérêt qu'elle y prenait lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher; elle s'approcha de lui avec les reines.

Le coup que ce prince s'était donné lui causa un si grand éblouissement qu'il demeura quelque temps la tête penchée sur ceux qui le soutenaient. Quand il la releva, il vit d'abord Mme de Clèves; il connut sur son visage la pitié qu'elle avait de lui et il la regarda de manière à lui faire juger combien il était touché. Il fit ensuite des remerciements aux reines de la bonté qu'elles lui témoignaient et des excuses de l'état où il avait été devant elles. Le roi lui ordonna de s'aller reposer*(**16**).

Mme de Clèves, après s'être remise de la frayeur qu'elle avait eue, fit bientôt réflexion aux marques qu'elle en avait données.

[*Le chevalier de Guise, lors de la scène du tournoi, avait deviné le secret de Mme de Clèves; désespéré, il part pour Rhodes, où il trouvera la mort.*]

Mme de Clèves, en sortant de la lice, alla chez la reine, l'esprit bien occupée de ce qui s'était passé. M. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement[1], et comme un homme qui ne se sentait pas de l'accident qui lui était arrivé : il paraissait même plus gai que de coutume; et la joie de ce qu'il croyait avoir vu lui donnait un air qui augmentait encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra, et il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté Mme de Clèves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le roi sortit d'un cabinet où il était, et, le voyant parmi les autres, il l'appela pour lui parler de son aventure. M. de Nemours passa auprès de Mme de Clèves et lui dit tout bas : « J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. »

1. *Habillé magnifiquement* : « Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement » (*les Précieuses ridicules*, sc. XI).

Mme de Clèves s'était bien doutée que ce prince s'était aperçu de la sensibilité qu'elle avait eue pour lui, et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée. C'était pour elle une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses sentiments et de les avoir laissé paraître au chevalier de Guise. Elle était aussi très fâchée que M. de Nemours les connût, mais cette dernière douleur n'était pas si entière[1], et elle était mêlée de quelque sorte de douceur.

La reine Dauphine qui avait une extrême impatience de savoir ce qu'il y avait dans la lettre que Châtelart lui avait donnée, s'approcha de Mme de Clèves : « Allez lire cette lettre, lui dit-elle; elle s'adresse à M. de Nemours, et, selon les apparences, elle est de cette maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres; si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-la; venez ce soir à mon coucher pour me la rendre, et pour me dire si vous en connaissez l'écriture. » Mme la Dauphine quitta Mme de Clèves après ces paroles et la laissa si étonnée et dans un si grand saisissement qu'elle fut quelque temps sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience et le trouble où elle était ne lui permirent pas de demeurer chez la reine; elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avait coutume de se retirer; elle tenait cette lettre d'une main tremblante; ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte, et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre et la trouva telle :

« Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le changement qui vous paraît en moi soit un effet de ma légèreté; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause.

. . . . . .

Votre cœur a été partagé entre moi et une autre; vous m'avez trompée; cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous, comme je croyais mériter de l'être, et pour me laisser dans la résolution que j'ai prise de ne vous voir jamais et dont vous êtes si surpris. »

Mme de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois,

1. *Si entière.* Une chose est entière ou non; il n'est point de degrés.

Phot. Giraudon.

LA COUR DE HENRI II

Tapisserie du XVI^e^ siècle. (Florence, musée des Offices.)

Un tournoi en présence de Henri II et de Catherine de Médicis.

sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu : elle voyait seulement que M. de Nemours ne l'aimait pas comme elle avait pensé, et qu'il en aimait d'autres qu'il trompait comme elle*(**17**). Quelle vue et quelle connaissance pour une personne de son humeur, qui avait une passion violente, qui venait d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeait indigne, et à un autre qu'elle maltraitait pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive : il lui semblait que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce qui s'était passé dans cette journée, et que, si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimait, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre; mais elle se trompait elle-même, et ce mal, qu'elle trouvait si insupportable, était la jalousie[1] avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyait, par cette lettre, que M. de Nemours avait une galanterie[2] depuis longtemps*(**18**). Elle trouvait que celle qui avait écrit cette lettre avait de l'esprit et du mérite, elle lui paraissait digne d'être aimée, elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même, et elle enviait la force qu'elle avait eue de cacher ses sentiments à M. de Nemours. Elle voyait, par la fin de la lettre, que cette personne se croyait aimée; elle pensait que la discrétion que ce prince lui avait fait paraître et dont elle avait été si touchée n'était peut-être que l'effet de la passion qu'il avait pour cette autre personne, à qui il craignait de déplaire; enfin elle pensait tout ce qui pouvait augmenter son affliction et son désespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés! Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde, malgré M. de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avait eue de lui avouer l'inclination pour M. de Nemours! Elle trouvait qu'elle aurait mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connaissait la bonté, et qui aurait eu intérêt à la cacher, que

1. *Jalousie :*

...Ah! douleur non encore éprouvée!
A quels nouveaux tourments je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert...
N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure.
(*Phèdre*, IV, VI.)

Phèdre fut jouée en 1677 : c'est au cours de l'hiver de cette année-là que Mme de La Fayette mit la dernière main à la *Princesse de Clèves ;* **2.** *Galanterie :* ici, aventure d'amour.

de la laisser voir à un homme qui en était indigne, qui la trompait[1], qui la sacrifiait peut-être, et qui ne pensait à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité; enfin elle trouvait que tous les maux qui lui pouvaient arriver et toutes les extrémités où elle se pouvait porter étaient moindres que d'avoir laissé voir à M. de Nemours qu'elle l'aimait et de connaître qu'il en aimait une autre. Tout ce qui la consolait était de penser, au moins, qu'après cette connaissance elle n'avait plus rien à craindre d'elle-même et qu'elle serait entièrement guérie[2] de l'inclination qu'elle avait pour ce prince.

Elle ne pensa guère à l'ordre[3] que Mme la Dauphine lui avait donné de se trouver à son coucher. Elle se mit au lit et feignit de se trouver mal, en sorte que, quand M. de Clèves revint de chez le roi, on lui dit qu'elle était endormie; mais elle était bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que de s'affliger et relire la lettre qu'elle avait entre les mains.

Mme de Clèves n'était pas la seule personne dont cette lettre troublait le repos. Le vidame de Chartres, qui l'avait perdue, et non pas M. de Nemours, en était dans une grande inquiétude.

[*La lettre part de la main de Mme de Thémines, laquelle vient d'apprendre que le vidame lui préfère une rivale. Le vidame s'est épris de Mme de Martigues qu'il rencontre chez la Dauphine. D'autre part, la reine-mère, qui a des bontés pour le vidame de Chartres, s'est persuadée que le vidame est amoureux de la Dauphine. Le vidame perdra donc l'amour de Mme de Martigues, et il doit redouter la vengeance de la reine-mère. Pour parer à ce double danger, il demande à Nemours de réclamer la lettre perdue et de laisser croire que cette lettre lui est adressée. La lettre est entre les mains de Mme de Clèves à qui la Dauphine l'a confiée.*]

« Je vous demande, en grâce, supplia le vidame, de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. — Il faut que vous croyiez que je n'ai point de maîtresse, reprit M. de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, et pour vous imaginer qu'il n'y ait personne

1. *Qui la trompait :* elle croyait donc avoir des droits sur sa conduite; **2.** *Entièrement guérie :* « L'amour cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre » (La Rochefoucauld, LXXV); **3.** *Ordre :* le désir d'un souverain est un ordre pour le sujet.

avec qui je puisse me brouiller en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. — Je vous prie, dit le vidame, écoutez-moi sérieusement : si vous avez une maîtresse, comme je n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier; je vous en donnerai les moyens infaillibles. »

TROISIÈME PARTIE

[*Ce moyen infaillible est un billet adressé au vidame, par une amie de M^me^ de Thémines : M^me^ de Thémines, l'auteur de la lettre perdue, désire rentrer en possession de sa lettre.*]

M. de Nemours prit le billet....; il ne pouvait supporter qu'une personne qu'il aimait si éperdument eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvait être éveillée et lui fit dire qu'il ne demanderait pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire si une affaire de conséquence ne l'y obligeait. M^me^ de Clèves était encore au lit, l'esprit aigri et agité des tristes pensées qu'elle avait eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise lorsqu'on lui dit que M. de Nemours la demandait. L'aigreur où elle était ne la fit point balancer à répondre qu'elle était malade et qu'elle ne pouvait lui parler. Ce prince ne fut pas blessé de ce refus : une marque de froideur dans un temps où elle pouvait avoir de la jalousie n'était pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement[1] de M. de Clèves et lui dit qu'il venait de celui de madame sa femme, qu'il était bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avait à lui parler d'une affaire importante pour le vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à M. de Clèves la conséquence de cette affaire[2], et M. de Clèves le mena à l'heure même dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût

1. *Appartement.* Mari et femme — c'était l'usage du monde de la cour — vivaient séparément, chacun avec son personnel domestique, dans le même corps de bâtiment; 2. *Cette affaire :* la lettre perdue par le vidame.

point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble et son étonnement de voir entrer M. de Nemours conduit par son mari[1]. M. de Clèves lui dit qu'il s'agissait d'une lettre, où l'on avait besoin de son secours pour les intérêts du vidame, qu'elle verrait avec M. de Nemours ce qu'il y avait à faire et que, pour lui, il s'en allait chez le roi qui venait de l'envoyer querir*(**19**).

M. de Nemours demeura seul auprès de Mme de Clèves, comme il le pouvait souhaiter.

Mme de Clèves témoigna par son silence qu'elle était prête à l'écouter, et M. de Nemours lui conta, le plus succinctement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il venait d'apprendre du vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement et à être écoutées avec attention, Mme de Clèves les entendit avec une froideur si grande qu'il semblait qu'elle ne les crût pas véritables ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation jusqu'à ce que M. de Nemours lui parla[2] du billet qui s'adressait au vidame de Chartres, et qui était la preuve de tout ce qu'il venait de dire. Ce prince, après avoir lu ce billet qui faisait sa justification, le lui présenta pour le lire[3] et lui dit qu'elle en pouvait connaître l'écriture. Elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressait au vidame de Chartres et de le lire tout entier pour juger si la lettre que l'on redemandait était la même qu'elle avait entre les mains. M. de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader, et, comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit Mme de Clèves qu'il n'avait point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras et le péril où était le vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, à chercher les moyens de le secourir. Elle s'étonna du procédé de la reine; elle avoua à M. de Nemours qu'elle avait la lettre; enfin sitôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert et tranquille dans les mêmes choses qu'elle semblait d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne fallait point rendre la lettre à la reine Dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à Mme de Martigues, qui connaissait l'écriture de Mme de Thémines, et qui

1. *Conduit par son mari.* La confiance de Clèves est entière. La scène appartient tout ensemble à la tragédie et au vaudeville; 2. *Lui parla*, nous emploierions le subjonctif imparfait; 3. *Lui présenta pour le lire.* Ce changement de sujet, qui fait équivoque, est de nos jours incorrect.

aurait aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenait au vidame, qu'elle s'adressait à lui. Ils trouvèrent aussi qu'il ne fallait pas confier à la reine Dauphine tout ce qui regardait la reine, sa belle-mère. Mme de Clèves, sous le prétexte des affaires de son oncle, se prêtait avec plaisir à garder tous les secrets que M. de Nemours lui confiait.

[*La lettre avait passé de mains en mains, de la Dauphine à Mme de Clèves, à M. de Clèves, à M. de Nemours, enfin, au vidame qui l'avait restituée à l'amie de Mme de Thémines. La Dauphine réclame cette lettre à Mme de Clèves pour la soumettre à la reine qui désire la lire. Nemours et Mme de Clèves décident de composer de mémoire une lettre qui sera présentée pour la lettre véritable.*]

Ils s'enfermèrent[1] pour y travailler; on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne et on renvoya tous les gens de M. de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'était pas d'un médiocre charme pour ce prince et même pour Mme de Clèves. La présence de son mari et les intérêts du vidame de Chartres la rassuraient, en quelque sorte, sur ses scrupules, elle ne sentait que le plaisir de voir M. de Nemours, elle en avait une joie pure et sans mélange qu'elle n'avait jamais sentie; cette joie lui donnait une liberté et un enjouement dans l'esprit que M. de Nemours ne lui avait jamais vus et qui redoublaient son amour. Comme il n'avait point eu encore de si agréables moments, sa vivacité en était augmentée; et, quand Mme de Clèves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider[2] sérieusement, ne faisait que l'interrompre et lui dire des choses plaisantes. Mme de Clèves entra dans le même esprit de gaieté, de sorte qu'il y avait déjà longtemps qu'ils étaient enfermés et on était déjà venu deux fois de la part de la reine Dauphine pour dire à Mme de Clèves de se dépêcher, qu'ils n'avaient pas encore fait la moitié de la lettre.

M. de Nemours était bien aise de faire durer un temps qui lui était si agréable et oubliait les intérêts de son ami. Mme de Clèves ne s'ennuyait pas et oubliait aussi les intérêts de son oncle. Enfin à peine à quatre heures la lettre était-elle achevée, et elle était si mal, et l'écriture dont on la

1. *Ils s'enfermèrent*. De même, au cours de l'hiver de 1677, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette s'enfermèrent pour collaborer au présent roman; 2. *Lui aider*, nous dirions : *de l'aider*.

fit copier ressemblait si peu à celle que l'on avait eu dessein d'imiter qu'il eût fallu que la reine n'eût guère pris le soin de connaître la vérité pour ne la pas connaître; aussi n'y fut-elle pas trompée. Quelque soin que l'on prît de lui persuader que cette lettre s'adressait à M. de Nemours, elle demeura convaincue, non seulement qu'elle était au vidame de Chartres, mais elle crut que la reine Dauphine y avait part, et qu'il y avait quelque intelligence entre eux.

[*Dès lors, la reine rompt avec le vidame et persécute la Dauphine.*]

Après qu'on eut envoyé la lettre à Mme la Dauphine, M. de Clèves et M. de Nemours s'en allèrent. Mme de Clèves demeura seule, et, sitôt qu'elle ne fût plus soutenue par cette joie que donne la présence[1] de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe, et regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle était le soir d'avec celui où elle se trouvait alors*(**20**). Elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avait fait paraître à M. de Nemours, tant qu'elle avait cru que la lettre de Mme de Thémines s'adressait à lui. Quel calme et quelle douceur avaient succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avait persuadée que cette lettre ne le regardait pas! Quand elle pensait qu'elle s'était reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentiments de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Quand elle pensait encore que M. de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour, qu'il voyait bien aussi que, malgré cette connaissance, elle ne l'en traitait pas plus mal en présence même de son mari; qu'au contraire elle ne l'avait jamais regardé si favorablement; qu'elle était cause que M. de Clèves l'avait envoyé querir, et qu'ils venaient de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvait qu'elle était d'intelligence avec M. de Nemours, qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé, et elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime[2] aux yeux

1. *La présence* : « Rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux (les gens que l'on aime) tout est égal » (La Bruyère, *Du cœur*); 2. *Estime*. Point d'amour sans estime, c'est la conception cornélienne de l'amour.

même de son amant. Mais ce qu'elle pouvait moins supporter que tout le reste était le souvenir de l'état où elle avait passé la nuit et les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que M. de Nemours aimait ailleurs[1] et qu'elle était trompée.

Elle avait ignoré jusqu'alors les inquiétudes[2] mortelles de la défiance et de la jalousie; elle n'avait pensé qu'à se défendre d'aimer M. de Nemours, et elle n'avait point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avait donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avait jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir pas encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme M. de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté[3] parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion; mais, quand je le pourrais être[4], disait-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir? Veux-je y répondre? Veux-je m'engager dans une galanterie? Veux-je manquer à M. de Clèves? Veux-je me manquer à moi-même? Et veux-je enfin m'exposer[5] aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi; toutes mes résolutions sont inutiles; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire[6] de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage; et, si M. de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle sans aller savoir de M^me^ la Dauphine ce qui était arrivé de la fausse lettre du vidame.

Quand M. de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle voulait

1. *Aimait ailleurs.* L'expression était consacrée : être inconstant, infidèle en amour; **2.** *Inquiétudes.* Le terme avait une extrême énergie; **3.** *Légèreté :* « Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est l'amour » (La Rochefoucauld, CCCCIII); **4.** *Quand je le pourrais être :* quand je pourrais l'être; **5.** *Veux-je m'exposer :* « L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos » (La Rochefoucauld, XLVII); **6.** *Contraire :* « Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire » (*Phèdre*, I, III).

aller à la campagne, qu'elle se trouvait mal et qu'elle avait besoin de prendre l'air. M. de Clèves, à qui elle paraissait d'une beauté qui ne lui persuadait pas que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage et lui répondit qu'elle oubliait que les noces des princesses et le tournoi s'allaient faire, et qu'elle n'avait pas trop de temps pour se préparer à y paraître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon que, pendant qu'il irait à Compiègne avec le roi, elle allât à Coulommiers[1], qui était une belle maison, à une journée de Paris[2], qu'ils faisaient bâtir avec soin. M. de Clèves y consentit. Elle y alla dans le dessein de n'en pas revenir sitôt, et le roi partit pour Compiègne, où il ne devait être que peu de jours.

M. de Nemours avait eu bien de la douleur de n'avoir point revu Mme de Clèves depuis cette après-dînée qu'il avait passée avec elle agréablement, et qui avait augmenté ses espérances. Il avait une impatience de la revoir qui ne lui donnait point de repos, de sorte que, quand le roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa sœur, la duchesse de Mercœur, qui était à la campagne, assez près de Coulommiers. Il proposa au vidame d'y aller avec lui : il accepta aisément cette proposition que M. de Nemours lui fit dans l'espérance de voir Mme de Clèves et d'aller chez elle avec le vidame.

Mme de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étaient à la chasse à courir le cerf, M. de Nemours s'égara[3] dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devait tenir pour s'en retourner, il sut qu'il était proche de Coulommiers. A ce mot de Coulommiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir quel était son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on lui montrait. Il arriva dans la forêt et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisaient vers le château. Il trouva, au bout de ces routes, un pavillon dont le dessous était un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un était ouvert sur un jardin de fleurs, qui

1. *Coulommiers :* sur le Grand Morin (Seine-et-Marne), 7 000 habitants; 2. *A une journée de Paris :* sous Henri II; 3. *S'égara.* C'est l'ordinaire chez les héros de romans, ils sont mis par hasard sur le chemin de leur maîtresse.

n'était séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnait sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se serait arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vit venir[1] par cette allée du parc M. et M^me^ de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques[2]. Comme il ne s'était pas attendu à trouver M. de Clèves, qu'il avait laissé auprès du roi, son premier mouvement le porta à se cacher : il entra dans le cabinet[3] qui donnait sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui était ouverte sur la forêt. Mais, voyant que M^me^ de Clèves et son mari s'étaient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuraient dans le parc, et qu'ils ne pouvaient venir à lui sans passer dans le lieu où étaient M. et M^me^ de Clèves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette princesse ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnait plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux*(22).

Il entendait que M. de Clèves disait à sa femme : « Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris? Qui[4] vous peut retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que l'on ne cherche du repos. — Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous et dans la cour, de manière à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. — Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours : mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent presque jamais. — Ah! madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir

1. *Sans qu'il vit :* s'il n'avait vu venir; **2.** *Domestiques :* les personnes qui vivent dans la maison; **3.** *Il entra dans le cabinet.* Selon Valincour, la vraisemblance ici n'est pas suffisamment ménagée. M^me^ de La Fayette fait au romanesque sa part; **4.** *Qui :* quoi.

que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule; je ne les sais point, et je vous conjure de me les dire. » Il la pressa longtemps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés : puis tout d'un coup, prenant la parole et le regardant : « Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. — Que me faites-vous envisager, madame? s'écria M. de Clèves! je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser. » Mme de Clèves ne répondit point, et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : « Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. — Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux[1], je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait[2] à un mari*(**23**); mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent : du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions[3]. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu : conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez. »

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme*(**24**). Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert

1. *A ses genoux :* elle se reconnaît coupable, au moins d'imprudences. Le mot aveu comporte l'idée de faute; **2.** *Jamais fait* (ni au théâtre, ni dans un roman). L'auteur, qui signale la nouveauté hardie de la situation, paraît oublier l'aveu de Phèdre à son mari Thésée, et l'amour de Phèdre est incestueux; **3.** *Actions.* Voir (Introduction) la théorie cartésienne de l'amour chez les âmes généreuses.

de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : « Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue; vos rigueurs[1] et votre[2] possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore : je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire? Quel chemin[3] a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire : j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, madame, achevez, et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. — Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle; je suis résolue de ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme*(25). — Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je connais trop le monde pour ignorer que la considération[4] d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et, encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre

1. *Rigueurs :* terme consacré dans le langage des précieuses et de la tragédie; 2. *Votre.* Remarquable emploi de l'adjectif possessif d'abord au sens subjectif (vos), puis au sens objectif (votre); 3. *Quel chemin.* Même situation et même langage chez *Phèdre* (IV, VI) : « Aricie a trouvé le chemin de son cœur... »; 4. *Considération :* le crédit.

ce que j'ai envie de savoir. — Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse[1], et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher. »

M. de Nemours ne perdait pas une parole de cette conversation; et ce que venait de dire Mme de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à son mari. Il était si éperdument amoureux d'elle qu'il croyait que tout le monde avait les mêmes sentiments. Il était véritable aussi qu'il avait plusieurs rivaux; mais il s'en imaginait encore davantage, et son esprit s'égarait à chercher celui dont Mme de Clèves voulait parler. Il avait cru bien des fois qu'il ne lui était pas désagréable, et il avait fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devait être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il était si transporté qu'il ne savait quasi ce qu'il voyait, et il ne pouvait pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachait.

M. de Clèves faisait néanmoins tous ses efforts pour le savoir; et, après qu'il l'en[2] eut pressée inutilement : « Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité[3]; ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire : contentez-vous de l'assurance, que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions[4] n'a fait paraître mes sentiments et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. — Ah! madame, reprit tout d'un coup M. de Clèves, je ne vous saurais croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'était si cher et qui m'appartenait si légitimement; vous n'avez pu cacher vos sentiments; vous aimez, on le sait; votre vertu[5] jusqu'ici vous a garantie du reste. — Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y a quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous faire! Fiez-vous à mes paroles; c'est

1. *N'a pas été par faiblesse.* Il fallait : n'a pas été fait; 2. *En :* de le lui dire. Emploi audacieux du pronom *en ;* 3. *Sincérité :* « Pauline a l'âme noble et parle à cœur ouvert » (*Polyeucte*, II, II); 4. *Actions... sentiments.* Sentir n'est pas consentir; 5. *Votre vertu.* De Clèves pense, lui aussi, en cartésien.

par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait. Il est vrai que je le vis prendre; mais je ne voulus pas faire paraître que je le voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a pas encore osé dire. — Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimait, reprit M. de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données? — Épargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous dire des détails[1] qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse[2]. — Vous avez raison, madame, reprit-il; je suis injuste. Refusez-moi[3] toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses, mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande. »

Dans ce moment plusieurs de leurs gens qui étaient demeurés dans les allées vinrent avertir M. de Clèves qu'un gentilhomme venait le chercher de la part du roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. M. de Clèves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la suppliait de venir le lendemain, et qu'il la conjurait de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avait pour elle une tendresse et une estime dont elle devait être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que M^me^ de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. Elle se demandait si elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.

Mais, quand elle venait à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre M. de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point se repentir et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa toute la nuit, pleine d'incertitude, de trouble et de crainte; enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari

1. *Détails.* Valincour et M. Faguet blâment ce pluriel : le bon usage veut qu'on dise : le détail de mille choses; 2. *Faiblesse.* Un personnage exempt de faiblesse ne toucherait pas. Aristote et Horace l'ont dit; 3. *Refusez-moi,* le verbe *refuser* exigerait ici un complément direct.

qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques, par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué.

Cependant M. de Nemours était sorti du lieu où il avait entendu une conversation qui le touchait si sensiblement et s'était enfoncé dans la forêt. Ce qu'avait dit Mme de Clèves de son portrait lui avait redonné la vie, en lui faisant connaître que c'était lui qu'elle ne haïssait pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie, mais elle ne fut pas longue, quand il fit réflexion que la même chose qui lui venait d'apprendre qu'il avait touché le cœur de Mme de Clèves le devait persuader aussi qu'il n'en recevrait jamais nulle marque, et qu'il était impossible d'engager[1] une personne qui avait recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible[2] de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouvait de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe; enfin il se trouva cent fois heureux et malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt[3], et il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez Mme de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour; il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avait retenu; il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible, et revint, ce jour même, à Paris, avec le vidame.

Ce prince était si rempli de sa passion et si surpris de ce qu'il avait entendu qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler, en termes généraux, de ses sentiments particuliers et de conter ses propres aventures sous des noms empruntés. En revenant, il tourna la conversation sur l'amour; il exagéra[4] le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée. Il parla des effets bizarres de cette passion; et enfin, ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnait l'action de Mme de Clèves, il la conta au vidame, sans lui nommer la personne et sans lui dire qu'il y eût aucune part; mais il la conta avec tant de chaleur et avec tant d'admiration que le vidame soupçonna aisément que cette histoire regardait ce prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer; il lui dit qu'il

1. *Engager une personne* : la faire entrer dans la voie qu'on désire; 2. *Sentit... sensible* : négligence de style; 3. *Dans la forêt*. Nemours n'échappe pas à la raillerie de Sainte-Beuve touchant les héros de romans, qui ne manquent de rien dans la forêt, et content aux rochers leur martyre; 4. Fit ressortir; ce sens d'*exagérer*, aujourd'hui hors d'usage, était fréquent au XVIIe siècle.

connaissait depuis longtemps qu'il avait quelque passion violente, et qu'il y avait de l'injustice de se défier d'un homme qui lui avait confié le secret de sa vie. M. de Nemours était trop amoureux pour avouer son amour; il l'avait toujours caché au vidame, quoique ce fût l'homme de la cour qu'il aimât le mieux. Il lui répondit qu'un de ses amis lui avait conté cette aventure et lui avait fait promettre de n'en point parler, et qu'il le conjurait aussi de garder le secret. Le vidame l'assura qu'il n'en parlerait point; néanmoins M. de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant M. de Clèves était allé trouver le roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais mari n'avait eu une passion si violente pour sa femme et ne l'avait tant estimée. Ce qu'il venait d'apprendre ne lui ôtait pas l'estime; mais elle lui en donnait d'une espèce différente de celle qu'il avait eue jusqu'alors. Ce qui l'occupait le plus était l'envie de deviner celui qui avait su lui plaire. M. de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avait de plus aimable à la cour; et le chevalier de Guise, et le maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avaient pensé à lui plaire, et qui lui rendaient encore beaucoup de soins, de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il fallait que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, et le roi le mena dans son cabinet, pour lui dire qu'il l'avait choisi pour conduire Madame en Espagne.

Il écrivit à l'heure même à M^me^ de Clèves, pour lui apprendre ce que le roi venait de lui dire, et il lui manda encore qu'il voulait absolument qu'elle revînt à Paris. Elle y revint comme il l'ordonnait, et, lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent tous deux dans une tristesse extraordinaire.

M. de Clèves lui parla comme le plus honnête homme du monde, et le plus digne, de ce qu'elle avait fait. « Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il; vous avez plus de force et plus de vertu que vous ne pensez; ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige, je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentiments que je n'ai pu vous donner. — Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle; je meurs de honte[1] en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations;

1. *Honte :* M^me^ de Clèves regarde sa passion, non comme une flamme divine, mais comme une maladie morale.

réglez ma conduite; faites que je ne voie personne : c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paraître si peu digne de vous, et que je trouve si indigne de moi[1]. — Vous avez raison, madame, répliqua-t-il; j'abuse de votre douceur et de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que, quoi que vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurais vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que celui que je dois envier est le maréchal de Saint-André, le duc de Nemours ou le chevalier de Guise. — Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu, par mes réponses, de diminuer ou de fortifier vos soupçons; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paraîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. — Non, madame, répliqua-t-il; on démêlerait bientôt que ce serait[2] une chose supposée[3], et, de plus, je ne veux me fier qu'à vous-même; c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur[4] dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrais vous en prescrire*(25). »

M. de Clèves ne se trompait pas; la confiance qu'il témoignait à sa femme la fortifiait davantage contre M. de Nemours et lui faisait prendre des résolutions plus austères qu'aucune contrainte n'aurait pu faire. Elle alla donc au Louvre et chez la reine Dauphine à son ordinaire; mais elle évitait la présence[5] et les yeux de M. de Nemours avec tant de soin qu'elle lui ôta quasi toute la joie qu'il avait de se croire aimé d'elle. Il ne voyait rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savait quasi si ce qu'il avait entendu n'était point un songe, tant il y trouvait peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assurait qu'il ne

1. *Indigne de moi :* son *moi*, c'est sa raison. La passion est étrangère à ce moi. Elle est, suivant Descartes, un caprice des « petits esprits »; 2. *Ce serait*, nous emploierions l'indicatif présent; 3. *Chose supposée :* chose présentée comme authentique, alors qu'on sait qu'elle ne l'est pas; 4. *Humeur.* De Clèves, cartésien, tient sa femme pour une personne raisonnable, disposant librement de ses volontés, et résolue à en bien user; 5. *Présence :* « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes » (La Rochefoucauld, CCLXXVI).

s'était pas trompé était l'extrême tristesse[1] de Mme de Clèves, quelques efforts qu'elle fît pour la cacher : peut-être que des regards et des paroles obligeantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de M. de Nemours que faisait cette conduite austère.

Un soir que M. et Mme de Clèves étaient chez la reine, quelqu'un dit que le bruit courait que le roi nommerait encore un grand seigneur de la cour pour aller conduire Madame en Espagne. M. de Clèves avait les yeux sur sa femme, dans le temps qu'on ajouta que ce serait peut-être le chevalier de Guise ou le maréchal de Saint-André. Il remarqua qu'elle n'avait point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire que pas un des deux n'était celui dont elle craignait la présence; et, voulant s'éclaircir[2] de ses soupçons, il entra dans le cabinet de la reine, où était le roi. Après y avoir demeuré quelque temps, il revint auprès de sa femme et lui dit tout bas qu'il venait d'apprendre que ce serait M. de Nemours qui irait avec eux en Espagne.

Le nom de M. de Nemours, et la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage, en présence de son mari, donna un tel trouble à Mme de Clèves qu'elle ne le put cacher ; et voulant y donner d'autres raisons : « C'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce prince. Il partagera tous les honneurs, et il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. — Ce n'est pas la gloire, reprit M. de Clèves, qui vous fait appréhender que M. de Nemours ne vienne avec moi. Le chagrin que vous en avez vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurais appris d'une autre femme par la joie qu'elle en aurait eue. Mais ne craignez point; ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, et je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyais déjà que trop. » Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par sa présence l'extrême embarras où il voyait sa femme*(27).

M. de Nemours entra dans cet instant et remarqua d'abord l'état où était Mme de Clèves. Il s'approcha d'elle et lui dit tout bas qu'il n'osait, par respect, lui demander

1. *Extrême tristesse :* « Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime » (La Rochefoucauld, CCCLXVIII); 2. *S'éclaircir*, ce verbe n'admet plus un complément de personne.

ce qui la rendait plus rêveuse que de coutume. La voix de M. de Nemours la fit revenir[1], et, le regardant sans avoir entendu ce qu'il venait de lui dire, pleine de ses propres pensées et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : « Au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. — Hélas! madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop; de quoi pouvez-vous vous plaindre? Je n'ose vous parler, je n'ose même vous regarder; je ne vous approche qu'en tremblant. Par où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire? et pourquoi me faites-vous paraître que j'ai quelque part au chagrin que je vous vois? » Mme de Clèves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à M. de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avait fait[2] en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre et s'en revint chez elle, l'esprit plus agité qu'elle ne l'avait jamais eu. Son mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son embarras. Il vit qu'elle craignait qu'il ne lui parlât de ce qui s'était passé. Il la suivit dans un cabinet où elle était entrée. « Ne m'évitez point, madame, lui dit-il; je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire : je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt : j'en suis assez puni par ce que j'ai appris. M. de Nemours était de tous les hommes celui que je craignais le plus. Je vois le péril où vous êtes; ayez du pouvoir sur vous, pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur[3], et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente que celui que votre cœur lui préfère. » M. de Clèves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles et eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et, fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque temps sans se rien dire et se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Les préparatifs pour le mariage de Madame étaient achevés. Le duc d'Albe arriva pour l'épouser : il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvaient faire dans une pareille occasion.

Mme de Clèves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelque envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son mari,

1. *La fit revenir* : la tira de son rêve; 2. *Qu'il n'avait fait*, le verbe *faire* remplaçait couramment le verbe précédent; 3. *Tout le bonheur* : dont le bonheur dépend de vous seul.

qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminait encore davantage était l'absence de M. de Nemours.

[*Le vidame confie le secret de Nemours à M^me^ de Martigues, qui, à son tour, le confie à la Dauphine.*]

Peu de jours avant celui que l'on avait choisi pour la cérémonie du mariage, la reine Dauphine donnait à souper au roi son beau-père et à la duchesse de Valentinois. M^me^ de Clèves, qui était occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un gentilhomme qui la venait querir de la part de M^me^ la Dauphine. Comme elle entra dans sa chambre, cette princesse lui cria de son lit où elle était qu'elle l'attendait avec une grande impatience. « Je crois, madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelque autre chose que par l'envie de me voir. — Vous avez raison, répliqua la reine Dauphine; mais néanmoins vous devez m'en être obligée, car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien aise de savoir. »

M^me^ de Clèves se mit à genoux devant son lit, et, par bonheur pour elle, elle n'avait pas le jour au visage. « Vous savez, lui dit cette reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui causait le changement qui paraît au[1] duc de Nemours : je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdument amoureux et fort aimé d'une des plus belles personnes de la cour. » Ces paroles, que M^me^ de Clèves ne pouvait s'attribuer, puisqu'elle aimait ce prince, lui causèrent une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. « Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive surprendre d'un homme de l'âge de M. de Nemours, et fait comme il est. — Ce n'est pas aussi[2], reprit M^me^ la Dauphine, ce qui vous doit étonner; mais c'est de savoir que cette femme qui aime M. de Nemours ne lui en a jamais donné aucune marque et que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion a fait qu'elle l'a avouée à son mari, afin qu'il l'ôtât de la cour. Et c'est M. de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis. »

Si M^me^ de Clèves avait eu d'abord de la douleur, par la pensée qu'elle n'avait aucune part à cette aventure, les

1. *Qui paraît au :* qui apparaît chez; 2. *Aussi*, dans les phrases négatives, nous disons : non plus.

dernières paroles de Mme la Dauphine lui donnèrent du désespoir par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre et demeura la tête penchée sur le lit, pendant que la reine continuait de parler, si occupée de ce qu'elle disait qu'elle ne prenait pas garde à cet embarras. Lorsque Mme de Clèves fut un peu remise : « Cette histoire ne me paraît guère vraisemblable, madame, répondit-elle, et je voudrais bien savoir qui vous l'a contée. — C'est Mme de Martigues, répliqua Mme la Dauphine, qui l'a apprise du vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux; il la lui a confiée comme un secret, et il la sait du duc de Nemours lui-même. Il est vrai que le duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé, mais le vidame de Chartres n'en doute point. »

Comme la reine Dauphine achevait ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Mme de Clèves était tournée d'une sorte qui l'empêchait de voir qui c'était; mais elle n'en douta pas, lorsque Mme la Dauphine se récria avec un air de gaieté et de surprise : « Le voilà lui-même, et je veux lui demander ce qui en est. » Mme de Clèves connut bien que c'était le duc de Nemours, comme ce l'était en effet. Sans se tourner de son côté, elle s'avança avec précipitation vers Mme la Dauphine et lui dit tout bas qu'il fallait bien se garder de lui parler de cette aventure; qu'il l'avait confiée au vidame de Chartres, et que ce serait une chose capable de les brouiller. Mme la Dauphine lui répondit en riant qu'elle était trop prudente et se retourna vers M. de Nemours. Il était paré pour l'assemblée du soir; et prenant la parole avec cette grâce qui lui était si naturelle : « Je crois, madame, lui dit-il, que je puis penser, sans témérité, que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, et que Mme de Clèves s'y oppose. — Il est vrai, répondit Mme la Dauphine; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable, et si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux et aimé[1] d'une femme de la cour qui vous cache sa passion avec soin, et qui l'a avouée à son mari. »

Le trouble et l'embarras de Mme de Clèves étaient au

1. *Amoureux et aimé de*, nous répéterions la préposition *de*, dont le rôle n'est pas le même après l'adjectif et après le participe passé : amoureux d'une femme et aimé d'elle.

delà de tout ce qu'on peut imaginer[1], et, si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'aurait trouvée agréable; mais M. de Nemours était encore plus embarrassé, s'il est possible. Le discours de Mme la Dauphine, dont il avait eu lieu de croire qu'il n'était pas haï, en présence de Mme de Clèves, qui était la personne de la cour en qui elle avait le plus de confiance et qui en avait aussi le plus en elle, lui donnait une si grande confusion de pensées bizarres qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyait Mme de Clèves, par sa faute, et la pensée du juste sujet qu'il lui donnait de le haïr, lui causèrent un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Mme la Dauphine, voyant à quel point il était interdit : « Regardez-le, regardez-le, dit-elle à Mme de Clèves, et jugez si cette aventure n'est pas la sienne. »

Cependant M. de Nemours revenant de son premier trouble et voyant l'importance de sortir[2] d'un pas si dangereux, se rendit maître[3] tout d'un coup de son esprit et de son visage. « J'avoue, madame, dit-il, que l'on ne peut être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avais confiée. Le vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir; mais, pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, madame, que vous puissiez me la donner. » Ce prince fut bien aise de dire quelque chose à Mme la Dauphine qui eût du rapport à ce qu'il lui avait fait paraître en d'autres temps, afin de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avait pu avoir. Elle crut aussi bien entendre ce qu'il disait; mais, sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de[4] son embarras. « J'ai été troublé, madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourrait faire d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime : je sais seule-

1. *Au delà de tout ce qu'on peut imaginer.* Boileau critiquait ces locutions toutes faites :

> Si je louais Philis, en miracles féconde,
> Je trouverais bientôt : à nulle autre seconde.
>
> (Boileau, *Satire II*, v. 37-38.)

2. *L'importance de sortir*, l'infinitif s'emploie de nos jours avec l'adjectif (il est important de), non avec le substantif; 3. *Se rendit maître :* la vie de cour donne l'habitude de la contrainte et de la maîtrise de soi; 4. *De :* au sujet de.

ment qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre. — Le trouvez-vous si à plaindre, répliqua Mme la Dauphine, puisqu'il est aimé? — Croyez-vous qu'il le soit, madame, reprit-il, et qu'une personne qui aurait une véritable passion pût la découvrir à son mari? Cette personne ne connaît pas sans doute l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnaissance de l'attachement qu'on a pour elle. Mon ami ne peut se flatter d'aucune espérance; mais, tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, et il ne changerait pas son état contre celui du plus heureux amant du monde. — Votre ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit Mme la Dauphine, et je commence à croire que ce n'est pas de vous dont vous parlez. Il ne s'en faut guère, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de Mme de Clèves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable. — Je ne crois pas, en effet, qu'elle le puisse être, reprit Mme de Clèves, qui n'avait point encore parlé; et, quand il serait possible qu'elle le fût, par où l'aurait-on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme, capable d'une chose si extraordinaire, eût la faiblesse de la raconter; apparemment son mari ne l'aurait pas racontée non plus, ou ce serait un mari bien indigne du procédé que l'on aurait eu avec lui. » M. de Nemours, qui vit les soupçons de Mme de Clèves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer; il savait que c'était le plus redoutable rival qu'il eût à détruire. « La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être plus qu'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari. »

Mme de Clèves était à la dernière épreuve de sa force et de son courage, et, ne pouvant plus soutenir la conversation, elle allait dire qu'elle se trouvait mal, lorsque, par bonheur pour elle, la duchesse de Valentinois entra; elle dit à Mme la Dauphine que le roi allait arriver. Cette reine passa dans son cabinet pour s'habiller. M. de Nemours s'approcha de Mme de Clèves, comme elle la voulait suivre. « Je donnerais ma vie, madame, lui dit-il, pour vous parler un moment; mais de tout ce que j'aurais d'important à vous dire, rien ne me le paraît davantage que de vous supplier de croire que, si j'ai dit quelque chose où Mme la Dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons qui ne la regardent pas. » Mme de Clèves ne fit pas semblant d'entendre M. de Nemours; elle le quitta sans le regarder et se

mit à suivre le roi qui venait d'entrer. Comme il y avait beaucoup de monde, elle s'embarrassa dans sa robe et fit un faux pas : elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avait pas la force de demeurer; et, feignant de ne pouvoir se soutenir, elle s'en alla chez elle.

M. de Clèves vint au Louvre et fut étonné de n'y pas trouver sa femme : on lui dit l'accident qui lui était arrivé. Il s'en retourna à l'heure même pour apprendre de ses nouvelles; il la trouva au lit, et il sut que son mal n'était pas considérable. Quand il eut été quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut qu'elle était dans une tristesse si excessive qu'il en fut surpris. « Qu'avez-vous, madame? lui dit-il. Il me semble que vous avez quelque autre douleur que celle dont vous vous plaignez? — J'ai la plus sensible affliction que je pouvais jamais avoir, répondit-elle : quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire ou, pour mieux dire, folle que j'ai eue en vous? Ne méritais-je pas le secret? et, quand je ne l'aurais pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageait-il pas? Fallait-il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence; les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvaient l'être. Cette aventure est sue, et on me la vient de conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. — Que me dites-vous, madame? lui répondit-il. Vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi, et vous m'apprenez que la chose est sue? Je ne me justifie pas de l'avoir redite; vous ne le sauriez croire, et il faut, sans doute, que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelque autre. — Ah! monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne; il n'y a point une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir fait inventer; on ne l'a jamais imaginée[1], et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. M^me^ la Dauphine vient de me conter toute cette aventure; elle l'a sue par le vidame de Chartres, qui le sait de M. de Nemours. — M. de Nemours! s'écria M. de Clèves, avec une action qui marquait du transport et du désespoir. Quoi! M. de Nemours sait que

1. *Jamois imaginée... que le mien.* C'est l'auteur qui parle. Pour justifier la vraisemblance de cet aveu, M^me^ de La Fayette écrira *la Comtesse de Tende.*

vous l'aimez, et que je le sais! — Vous voulez toujours choisir M. de Nemours plutôt qu'un autre, répliqua-t-elle : je vous ai dit que je ne vous répondrais jamais sur vos soupçons. J'ignore si M. de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure, et celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au vidame de Chartres et lui a dit qu'il la savait d'un de ses amis, qui ne lui avait pas nommé la personne. Il faut que cet ami de M. de Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir[1]. — A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit M. de Clèves, et voudrait-on éclaircir ses soupçons au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiterait de se cacher à soi-même? Songez plutôt, madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi que ce secret soit[2] échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, et vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. — N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle, et n'ayez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner, et, puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable d'en parler à quelque autre? »

L'aveu que Mme de Clèves avait fait à son mari était une si grande marque de sa sincérité, et elle niait si fortement de[3] s'être confiée à personne que M. de Clèves ne savait que penser : d'un autre côté, il était assuré de n'avoir rien redit; c'était une chose que l'on ne pouvait avoir devinée; elle était sue : ainsi il fallait que ce fût par l'un des deux; mais ce qui lui causait une douleur violente était de savoir que ce secret était entre les mains de quelqu'un, et qu'apparemment il serait bientôt divulgué.

Mme de Clèves pensait à peu près les mêmes choses; elle trouvait également impossible que son mari eût parlé et qu'il n'eût pas parlé; ce qu'avait dit M. de Nemours, que la curiosité pouvait faire faire des imprudences à un mari, lui paraissait se rapporter si juste à l'état de M. de Clèves qu'elle ne pouvait croire que ce fût une chose que le hasard eût fait dire; et cette vraisemblance la déterminait à croire que M. de Clèves avait abusé de la confiance qu'elle avait

1. *Eclaircir* : « Instruire de quelque chose qu'on ne sait pas » (*Dict. Acad.* 1694); 2. *Soit*, nous emploierions la forme pronominale; 3. *Elle niait de*, le verbe *nier* ne s'emploie plus avec une préposition.

en lui. Ils étaient si occupés l'un et l'autre de leurs pensées qu'ils furent longtemps sans parler, et ils ne sortirent de ce silence que pour redire les mêmes choses qu'ils avaient déjà dites plusieurs fois, et demeurèrent le cœur et l'esprit plus éloignés[1] et plus altérés qu'ils ne les avaient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. M. de Clèves avait épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adorait touchée de passion pour un autre. Il ne lui restait plus de courage; il croyait même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire[2] et son honneur étaient si vivement blessés. Il ne savait plus que penser de sa femme; il ne voyait plus quelle conduite il lui devait faire prendre, ni comment il se devait conduire lui-même, et il ne trouvait, de tous côtés, que des précipices et des abîmes. Enfin, après une agitation et une incertitude très longues, voyant qu'il devait bientôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons[3] ou la connaissance de son malheureux état. Il alla trouver M^me^ de Clèves et lui dit qu'il ne s'agissait pas de démêler entre eux qui avait manqué au secret; mais qu'il s'agissait de faire voir que l'histoire que l'on avait contée était une fable où elle n'avait aucune part; qu'il dépendait d'elle de le persuader à M. de Nemours et aux autres; qu'elle n'avait qu'à agir avec lui avec la sévérité et la froideur qu'elle devait avoir pour un homme qui lui témoignait de l'amour; que, par ce procédé, elle lui ôterait aisément l'opinion qu'elle eût[4] de l'inclination pour lui; qu'ainsi il ne fallait point s'affliger de tout ce qu'il aurait pu penser, parce que, si, dans la suite, elle ne faisait paraître aucune faiblesse, toutes ses pensées se détruiraient aisément, et que, surtout, il fallait qu'elle allât au Louvre et aux assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles M. de Clèves quitta sa femme sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit, et la colère où elle était contre M. de Nemours lui fit croire qu'elle trouverait aussi beaucoup de facilité à l'exécuter; mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage et d'y paraître avec un visage tranquille et un esprit libre; néanmoins, comme elle

1. *Plus éloignés* (l'un de l'autre); 2. *Gloire :* « Honneur, estime, réputation » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. *Les soupçons* (de la cour); 4. *Qu'elle eût*, nous dirions : qu'elle avait.

devait porter la robe[1] de Mme la Dauphine, êt que c'était une chose où elle avait été préférée à plusieurs autres princesses, il n'y avait pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit et sans en faire chercher des raisons. Elle résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer et pour s'abandonner à tous les sentiments dont elle était agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet : de tous ses maux, celui qui se présentait à elle avec le plus de violence était d'avoir sujet de se plaindre de M. de Nemours et de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvait douter qu'il n'eût conté cette aventure au vidame de Chartres; il l'avait avoué, et elle ne pouvait douter aussi, par la manière dont il avait parlé, qu'il ne sût que l'aventure la regardait. Comment excuser une si grande imprudence, et qu'était devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avait été si touchée? Il a été discret, disait-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur même incertain a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il était aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvait dire : je n'ai pas avoué que c'était lui que j'aimais; il l'a soupçonné, et il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en aurait usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme, que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devait[2] faire ma félicité. Je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie[3]. Ces tristes réflexions étaient suivies d'un torrent de larmes; mais quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentait bien qu'elle aurait eu la force de les[4] supporter, si elle avait été satisfaite de M. de Nemours.

Ce prince n'était pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avait eue d'avoir parlé au vidame de Chartres et les cruelles suites de cette imprudence lui donnaient un

1. *Porter la robe :* les dames d'honneur étaient caudataires de la reine; 2. *Qui devait :* qui aurait dû. L'obligation était pour elle d'être heureuse par lui; 3. *Ma vie.* Cette réflexion prépare le dénouement; 4. *Les,* le pluriel est amené par l'indéfini *quelque.*

déplaisir mortel. Il ne pouvait se représenter, sans être accablé, l'embarras, le trouble et l'affliction où il avait vu Mme de Clèves. Il était inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure, qui, bien que galantes[1] par elles-mêmes, lui paraissaient, dans ce moment, grossières ou peu polies, puisqu'elles avaient fait entendre à Mme de Clèves qu'il n'ignorait pas qu'elle était cette femme qui avait une passion violente, et qu'il était celui pour qui elle l'avait. Tout ce qu'il eût pu souhaiter eût été une conversation avec elle; mais il trouvait qu'il la devait craindre plutôt que de[2] la désirer. Qu'aurais-je à lui dire? s'écriait-il. Irais-je encore lui montrer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connaître? Lui ferais-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que le l'aimais? Commencerais-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui paraître un homme devenu hardi par des espérances? Puis-je penser seulement à l'approcher, et oserais-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue? Par où pourrais-je me justifier? Je n'ai point d'excuse; je suis indigne d'être regardé de Mme de Clèves, et je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné, par ma faute, de meilleurs moyens pour se défendre contre moi que tous ceux qu'elle cherchait et qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds, par mon imprudence, le bonheur et la gloire d'être aimé de la plus aimable et de la plus estimable personne du monde; mais, si j'avais perdu ce bonheur, sans qu'elle en eût souffert et sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me serait une consolation; et je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait que celui que je me suis fait auprès d'elle.

M. de Nemours fut longtemps à s'affliger et à penser les mêmes choses. L'envie de parler à Mme de Clèves lui venait toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens; il pensa à lui écrire; mais enfin il trouva qu'après la faute qu'il avait faite, et de l'humeur dont elle était, le mieux qu'il pût faire était de lui témoigner un profond respect par son affliction et par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osait se présenter devant elle et d'attendre ce que le temps, le hasard et l'inclination qu'elle avait pour lui pourraient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire

1. *Galantes* : « La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable (La Rochefoucauld, c); 2. *Plutôt que de*, on construirait : la craindre plutôt que la désirer.

de reproches au vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avait faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame, qui se faisaient le lendemain, et le mariage qui se faisait le jour suivant, occupaient tellement toute la cour que Mme de Clèves et M. de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble.

Quelque triste que fût Mme de Clèves, elle ne laissa pas de paraître aux yeux de tout le monde, et surtout aux yeux de M. de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens; mais il lui fit voir tant de tristesse et une crainte si respectueuse de l'approcher qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivants, et cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de Mme de Clèves.

Enfin le jour du tournoi arriva.

Le roi n'avait point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portait toujours à cause de Mme de Valentinois qui était veuve.

M. de Nemours avait du jaune et du noir; on en chercha inutilement la raison. Mme de Clèves n'eut pas de peine à la deviner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimait le jaune, et qu'elle était fâchée d'être blonde parce qu'elle n'en pouvait mettre. Ce prince crut pouvoir paraître avec cette couleur, sans indiscrétion, puisque Mme de Clèves n'en mettant point, on ne pouvait soupçonner que ce fût la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre tenants en firent paraître. Quoique le roi fût le meilleur homme de cheval de son royaume, on ne savait à qui donner l'avantage. M. de Nemours avait un agrément dans toutes ses actions qui pouvait faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que Mme de Clèves. Sitôt qu'elle le vit paraître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire, et à toutes les courses de ce prince elle avait de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avait heureusement fourni sa carrière.

Une cour aussi partagée et aussi remplie d'intérêts opposés n'était pas dans une médiocre agitation; néanmoins tous les mouvements étaient cachés, et l'on ne paraissait occupé que de l'unique inquiétude de la santé du roi. Les reines,

les princes et les princesses ne sortaient presque point de son antichambre.

Mme de Clèves, sachant qu'elle était obligée d'y être, qu'elle y verrait M. de Nemours, qu'elle ne pourrait cacher à son mari l'embarras que lui causait cette vue, connaissant aussi que la seule présence de ce prince le justifiait à ses yeux et détruisait toutes ses résolutions, prit le parti de feindre d'être malade. La cour était trop occupée pour avoir de l'attention à sa conduite et pour démêler si son mal était faux ou véritable. Son mari seul pouvait en connaître la vérité, mais elle n'était pas fâchée qu'il la connût. Ainsi elle demeura chez elle, peu occupée du grand changement qui se préparait, et, remplie de ses propres pensées, elle avait toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde était chez le roi. M. de Clèves venait à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservait avec elle le même procédé qu'il avait toujours eu, hors que, quand ils étaient seuls, il y avait quelque chose d'un peu plus froid et de moins libre. Il ne lui avait point reparlé de tout ce qui s'était passé, et elle n'avait pas eu la force et n'avait pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

[*Au tournoi, qui fut donné quelques jours plus tard, le roi est blessé mortellement par de Montgomery.*]

QUATRIÈME PARTIE

Peu de jours après la mort du roi, on résolut d'aller à Reims pour le sacre[1]. Sitôt qu'on parla de ce voyage, Mme de Clèves, qui avait toujours demeuré[2] chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la cour et qu'elle s'en allât à Coulommiers prendre l'air et songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne voulait point pénétrer si c'était la raison de sa santé qui l'obligeait à ne pas faire le voyage, mais qu'il consentait

1. *Sacre* : cérémonie solennelle par laquelle, depuis Philippe Auguste, l'Église commémorait le baptême donné à Clovis par saint Remy. L'archevêque de Reims vouait le nouveau roi au culte de Dieu, le faisant l'oint du Seigneur ; 2. *Avait demeuré*, pris dans cette acception (rester), le verbe *demeurer* se construit de nos jours à l'aide de l'auxiliaire être.

qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avait déjà résolue : quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyait bien que la prudence ne voulait pas qu'il l'exposât plus longtemps à la vue d'un homme qu'elle aimait.

M. de Nemours sut bientôt que Mme de Clèves ne devait pas suivre la cour : il ne put se résoudre à partir sans la voir, et, la veille du départ, il alla chez elle aussi tard que la bienséance le pouvait permettre, afin de la trouver seule.

Il monta avec une agitation et un trouble qui ne se peuvent comparer qu'à ceux qu'eut Mme de Clèves quand on lui dit que M. de Nemours venait pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de sa passion, l'appréhension de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvait donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de la lui cacher, toutes ces choses se présentèrent, en un moment, à son esprit et lui firent un si grand embarras qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitait peut-être le plus. Elle envoya une de ses femmes à M. de Nemours, qui était dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venait de se trouver mal et qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui voulait faire. Quelle douleur pour ce prince de ne pas voir Mme de Clèves, et de ne la pas voir parce qu'elle ne voulait pas qu'il la vît! Il s'en allait le lendemain, il n'avait plus rien à espérer du hasard. Il ne lui avait rien dit depuis cette conversation de chez Mme la Dauphine, et il avait lieu de croire que la faute d'avoir parlé au vidame avait détruit toutes ses espérances; enfin il s'en allait avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Sitôt que Mme de Clèves fut un peu remise du trouble que lui avait donné la pensée de la visite de ce prince, toutes les raisons qui la lui avaient fait refuser disparurent : elle trouva même qu'elle avait fait une faute; et, si elle eût osé, ou qu'il eût encore été assez à temps, elle l'aurait fait rappeler.

Mesdames de Nevers et de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la reine Dauphine. M. de Clèves y était. Cette princesse leur demanda d'où elles venaient; elles lui dirent qu'elles venaient de chez Mme de Clèves, où elles avaient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup

de monde, et qu'elles n'y avaient laissé que M. de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyaient indifférentes, ne l'étaient pas pour M. de Clèves. Quoiqu'il dût bien s'imaginer que M. de Nemours pouvait trouver souvent des occasions de parler à sa femme, néanmoins la pensée qu'il était chez elle, qu'il y était seul, et qu'il lui pouvait parler de son amour, lui parut, dans ce moment, une chose si nouvelle et si insupportable que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la reine. Il s'en revint, ne sachant pas même pourquoi il revenait, et s'il avait dessein d'aller interrompre M. de Nemours. Sitôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verrait rien qui lui pût faire juger si ce prince y était encore; il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y était plus, et il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvait y avoir demeuré longtemps. Il s'imagina que ce n'était peut-être pas M. de Nemours dont il devait être jaloux : et, quoiqu'il n'en doutât point, il cherchait à en douter; mais tant de choses l'en auraient persuadé qu'il ne demeurait pas longtemps dans cette incertitude qu'il désirait. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme; et, après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avait fait et qui elle avait vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommait point M. de Nemours, il lui demanda, en tremblant, si c'était tout ce qu'elle avait vu, afin de lui donner lieu de nommer ce prince et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une finesse. Comme elle ne l'avait point vu, elle ne le lui nomma point, et M. de Clèves reprenant la parole avec un ton qui marquait son affliction : « Et M. de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? — Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle; je me trouvais mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. — Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit M. de Clèves, puisque vous avez vu tout le monde; pourquoi des distinctions pour M. de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? Pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? Pourquoi lui faites-vous connaître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? mais pourquoi

faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui ? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs hors l'indifférence. — Je ne croyais pas, reprit Mme de Clèves, quelque soupçon que vous ayez sur M. de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. — Je vous en fais pourtant, madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés. Pourquoi ne pas le voir, s'il ne vous a rien dit ? Mais, madame, il vous a parlé ; si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une si grande impression ; vous n'avez pu me dire la vérité tout entière, vous m'en avez caché la plus grande partie ; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre ! Cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours ; il sait que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui ! Il faut que j'aie perdu la raison pour avoir cru qu'il[1] fût possible. — Je ne sais, reprit tristement Mme de Clèves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien ; mais je ne sais si je ne me suis pas trompée d'avoir cru que vous me feriez justice. — N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Clèves, vous vous êtes trompée ; vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison ? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument, et que j'étais votre mari ? L'un des deux porte aux extrémités : que ne peuvent point les deux ensemble ? Et que ne font-ils point aussi ! continua-t-il ; je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous ; vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore[2], je vous hais ; je vous offense, je vous demande pardon ; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi de calme ni de raison. Je ne sais comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Coulommiers, et depuis le jour que vous apprîtes de Mme la Dauphine que l'on savait votre aventure. Je ne saurais démêler par

1. *Qu'il fût possible :* il = cela ; 2. *Adore... hais : odi et amo* (Catulle, LXXXVII). De même Hermione (*Andromaque*, V, 1) : « Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ? »

où elle a été sue, ni ce qui se passa entre M. de Nemours et vous sur ce sujet : vous ne me l'expliquerez jamais, et je ne vous demande point de me l'expliquer : je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde. »

M. de Clèves sortit de chez sa femme après ces paroles, et partit le lendemain sans la voir; mais il lui écrivit une lettre pleine d'affliction, d'honnêteté et de douceur; elle lui fit une réponse si touchante et si remplie d'assurances de sa conduite passée, et de celle qu'elle aurait à l'avenir, que, comme ses assurances étaient fondées sur la vérité, et que c'était en effet[1] ses sentiments, cette lettre fit de l'impression sur M. de Clèves et lui donna quelque calme; joint que[2] M. de Nemours allant trouver le roi, aussi bien que lui, il avait le repos de savoir qu'il ne serait pas au même lieu que Mme de Clèves. Toutes les fois que cette princesse parlait à son mari, la passion qu'il lui témoignait, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avait pour lui et ce qu'elle lui devait, faisaient des impressions sur son cœur qui affaiblissaient l'idée de M. de Nemours; mais ce n'était que pour quelque temps, et cette idée revenait bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce prince, elle ne sentit quasi pas son absence, ensuite elle lui parut cruelle. Depuis qu'elle l'aimait, il ne s'était pas passé de jour qu'elle n'eût craint ou espéré de le rencontrer, et elle trouva une grande peine à penser qu'il n'était plus au pouvoir du hasard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Coulommiers, et, en y allant, elle eut soin d'y faire porter de grands tableaux[3] qu'elle avait fait copier sur des originaux qu'avait fait faire Mme de Valentinois pour sa belle maison d'Anet[4]. Toutes les actions remarquables qui s'étaient passées sous le règne du roi étaient dans ces tableaux. Il y avait entre autres le siège de Metz[5], et tous ceux qui s'y étaient distingués étaient peints fort ressemblants. M. de Nemours était de ce nombre, et c'était peut-être ce qui avait donné envie à Mme de Clèves d'avoir ces tableaux.

1. *En effet* : en réalité; 2. *Joint que*, le tour est vieilli; 3. *De grands tableaux*. Ainsi le veut la tradition du roman : toute maison, à la campagne, est ornée de tableaux et de peintures; 4. *Anet*, près de Dreux. Le château, œuvre de Philibert Delorme fut offert par Henri II à Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois; 5. *Le siège de Metz*. En 1552, Guise défendit victorieusement la ville de Metz contre Charles Quint.

[*Mme de Martigues, tout occupée, elle aussi, par sa passion, séjourne quelque temps à Coulommiers chez son amie Mme de Clèves, puis elle part pour Chambord, résidence de la reine.*]

M. de Nemours et M. de Clèves étaient alors chez cette reine. Mme de Martigues, qui avait trouvé Coulommiers admirable, en conta toutes les beautés, et elle s'étendit extrêmement sur la description de ce pavillon dans la forêt et sur le plaisir qu'avait Mme de Clèves de s'y promener seule une partie de la nuit. M. de Nemours, qui connaissait assez le lieu pour entendre ce qu'en disait Mme de Martigues, pensa qu'il n'était pas impossible qu'il y pût voir Mme de Clèves, sans être vu d'elle. Il fit quelques questions à Mme de Martigues pour s'en éclairer encore ; et M. de Clèves, qui l'avait toujours regardé[1] pendant que Mme de Martigues avait parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passait dans l'esprit. Les questions que fit ce prince le confirmèrent encore dans cette pensée, en sorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompait point dans ses soupçons. Ce dessein entra si fortement dans l'esprit de M. de Nemours qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin il demanda congé au roi pour aller à Paris, sur quelque prétexte qu'il inventa.

M. de Clèves ne douta point du sujet de ce voyage; mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme et de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que M. de Nemours et de venir lui-même, caché, découvrir quel succès[2] aurait ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire et que M. de Nemours, en étant averti, ne prît d'autres mesures, il résolut de se fier à un gentilhomme qui était à lui, dont il connaissait la fidélité et l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvait. Il lui dit quelle avait été jusqu'alors la vertu de Mme de Clèves, lui ordonna de partir sur les pas de M. de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'irait pas à Coulommiers et s'il n'entrerait point la nuit dans le jardin*(28).

Le gentilhomme, qui était très capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable.

1. *Regardé*. De même, les personnages de Racine surprennent dans le regard les mouvements de la pensée et du sentiment; 2. *Succès* : issue.

Il suivit M. de Nemours jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulommiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'était pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le village et alla dans la forêt à l'endroit par où il jugeait que M. de Nemours pouvait passer; il ne se trompa point dans tout ce qu'il avait pensé. Sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et, quoiqu'il fît obscur, il reconnut aisément M. de Nemours. Il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendait personne, et pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément. Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins : sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était M^me^ de Clèves; il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étaient ouvertes; et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de porte pour voir ce que faisait M^me^ de Clèves. Il vit qu'elle était seule; mais il la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport[1] que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient les mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui M^me^ de Clèves l'avait prise[2] sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur qui répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

1. *Transport*, nous employons ce terme avec un complément déterminatif; 2. *L'avait prise*. De même, Nemours avait dérobé le portrait de M^me^ de Clèves.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Ce prince était tellement hors de lui-même qu'il demeurait immobile à regarder Mme de Clèves sans songer que les moments lui étaient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devait attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin; il crut qu'il pourrait le faire avec plus de sûreté, parce qu'elle serait plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demeurait dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point! Quelle crainte de lui déplaire! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avait tant de douceur et de le voir devenir plein de sévérité et de colère.

Il trouva qu'il y avait eu de la folie, non pas à venir voir Mme de Clèves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir, il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avait encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devait pas prétendre qu'elle le voulût écouter, et qu'elle aurait une juste colère du péril où il l'exposait par les accidents qui pouvaient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Mme de Clèves tourna la tête, et soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître; et, sans balancer ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvait mal; et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens et pour donner le temps à M. de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'était trompée

et que c'était un effet de son imagination d'avoir cru voir M. de Nemours. Elle savait qu'il était à Chambord[1]; elle ne trouvait nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse; elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet et d'aller voir dans le jardin s'il y avait quelqu'un. Peut-être souhaitait-elle, autant qu'elle le craignait, d'y trouver M. de Nemours; mais enfin la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentiments, et elle trouva qu'il valait mieux demeurer dans le doute où elle était que de prendre le hasard de s'en éclaircir. Elle fut longtemps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensait que ce prince était peut-être si proche, et il était quasi jour quand elle revint au château.

M. de Nemours était demeuré dans le jardin tant qu'il avait vu de la lumière; il n'avait pu perdre l'espérance de revoir M^me^ de Clèves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avait reconnu et qu'elle n'était sortie que pour l'éviter; mais, voyant qu'on fermait les portes, il jugea qu'il n'avait plus rien à espérer. Il vint reprendre son cheval tout proche du lieu où attendait le gentilhomme de M. de Clèves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au même village d'où il était parti le soir. M. de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Coulommiers pour voir si M^me^ de Clèves aurait encore la cruauté de le fuir ou celle de ne se pas exposer à être vue. Quoiqu'il eût une joie sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée[2], il était néanmoins très affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules[3], le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison où il était caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être ni vu ni entendu de personne; il s'abandonna aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé[4] qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes; mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre : elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de M^me^ de Clèves depuis qu'il en était amoureux : quelle rigueur honnête et

1. Voir page 87, note 1; **2.** *Idée :* image. « Ne me rappelez point une trop chère idée » (*Bérénice*, V, v); **3.** *Saules.* La nature tient très peu de place dans le roman de M^me^ de La Fayette. Ces saules et ce ruisseau sont classiques; **4.** *Pressé :* oppressé.

modeste elle avait toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât! car, enfin, elle m'aime, disait-il; elle m'aime, je n'en saurais douter; les plus grands engagements et les plus grandes faveurs ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues; cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étais haï. J'ai espéré au temps[1], je n'en dois plus rien attendre; je la vois toujours se défendre également contre moi et contre elle-même. Si je n'étais point aimé, je songerais à plaire; mais je plais, on m'aime, et on me le cache. Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée? Quoi! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle princesse, s'écria-t-il, laissez-moi voir vos sentiments. Pourvu que je les connaisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez, pour toujours, ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur et m'avoir fui moi-même si cruellement? Que craignez-vous? Pourquoi mon amour vous est-il redoutable? Vous m'aimez? vous me le cachez inutilement; vous m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon bonheur; laissez-m'en jouir, et cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenait-il, que je sois aimé de Mme de Clèves, et que je sois malheureux? Qu'elle était belle cette nuit! comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds? Si je l'avais fait, je l'aurais peut-être empêchée de me fuir, mon respect l'aurait rassurée; mais peut-être elle ne m'a pas reconnu; je m'afflige plus que je ne dois, et la vue d'un homme à une heure si extraordinaire l'a effrayée.

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour M. de Nemours. Il attendit la nuit avec impatience; et, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Coulommiers. Le gentilhomme de M. de Clèves, qui s'était déguisé[2] afin d'être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avait suivi le soir d'auparavant et le vit entrer dans le même jardin.

1. *Au temps.* On sait qu'au XVIIe siècle l'emploi de la préposition *à* était fort étendu, et pouvait tenir la place de toute autre préposition; 2. *Déguisé.* C'est encore la part du romanesque. On chercherait en vain dans la tragédie classique un personnage qui se déguise.

Ce prince connut bientôt que Mme de Clèves n'avait pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir : toutes les portes étaient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verrait point de lumières, mais ce fut inutilement.

Mme de Clèves, s'étant doutée que M. de Nemours pourrait revenir, était demeurée dans sa chambre. Elle avait appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, et elle n'avait pas voulu se mettre au hasard de lui parler d'une manière peu conforme à la conduite qu'elle avait eue jusqu'alors*(29).

Quoique M. de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir sitôt d'un lieu où elle était si souvent. Il passa la nuit entière[1] dans le jardin et trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyait tous les jours. Le soleil était levé avant qu'il pensât à se retirer ; mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'éloigner sans voir Mme de Clèves, et il alla chez Mme de Mercœur qui était alors dans cette maison qu'elle avait proche de Coulommiers.

Il conduisit si habilement son dessein qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez Mme de Clèves.

Comme ils arrivèrent, elle se promenait dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de M. de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble et ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avait vu la nuit précédente : cette certitude lui donna quelque mouvement de colère, par la hardiesse et l'imprudence qu'elle trouvait dans ce qu'il avait entrepris. Ce prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes ; et néanmoins il trouva l'art d'y faire paraître tant d'esprit, tant de complaisance et tant d'admiration pour Mme de Clèves qu'il dissipa, malgré elle, une partie de la froideur qu'elle avait eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa première crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le pavillon de la forêt : il en parla comme du plus agréable lieu du monde et en fit même une description si particulière que Mme de

1. *Nuit entière.* Ce que dit Sainte-Beuve de *Zayde* est aussi vrai, dans une moindre mesure, de *la Princesse de Clèves* : « Les amants malheureux quittent la cour pour des déserts horribles, où ils ne manquent de rien ».

Mercœur lui dit qu'il fallait qu'il y eût été plusieurs fois pour en connaître si bien toutes les beautés. « Je ne crois pourtant pas, reprit Mme de Clèves, que M. de Nemours y soit jamais entré : c'est un lieu qui n'est achevé que depuis peu. — Il n'y a pas longtemps aussi que j'y suis allé, reprit M. de Nemours en la regardant, et je ne sais si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. » Mme de Mercœur, qui regardait la beauté des jardins, n'avait point d'attention à ce que disait son frère. Mme de Clèves rougit; et, baissant les yeux sans regarder M. de Nemours : « Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu; et, si vous y avez été, c'est sans que je l'aie su. — Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, et j'y ai passé les plus doux et les plus cruels moments de ma vie. »

Mme de Clèves entendait trop bien tout ce que disait ce prince; mais elle n'y répondit point : elle songea à empêcher Mme de Mercœur d'aller dans ce cabinet, parce que le portrait de M. de Nemours y était et qu'elle ne voulait pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien que le temps se passa insensiblement, et Mme de Mercœur parla de s'en retourner; mais, quand Mme de Clèves vit que M. de Nemours et sa sœur ne s'en allaient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle allait être exposée : elle se trouva dans le même embarras où elle s'était trouvée à Paris et elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût une confirmation des soupçons qu'avait son mari ne contribua pas peu à la déterminer; et, pour éviter que M. de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à Mme de Mercœur qu'elle l'allait conduire jusqu'au bord de la forêt, et elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs en Mme de Clèves fut si violente qu'il en pâlit dans le même moment. Mme de Mercœur lui demanda s'il se trouvait mal; mais il regarda Mme de Clèves sans que personne s'en aperçût, et il lui fit juger, par ses regards, qu'il n'avait d'autre mal que son désespoir. Cependant il fallut qu'il les laissât partir sans oser les suivre; et, après ce qu'il avait dit, il ne pouvait plus retourner avec sa sœur; ainsi il revint à Paris et en partit le lendemain.

Le gentilhomme de M. de Clèves l'avait toujours observé. Il revint aussi à Paris; et, comme il vit M. de Nemours parti

pour Chambord[1], il prit la poste[2] afin d'y arriver avant lui et de rendre compte de son voyage. Son maître attendait son retour comme ce qui allait décider du malheur de toute sa vie.

Sitôt qu'il le vit, il jugea par son visage et par son silence qu'il n'avait que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler; enfin il lui fit signe de la main de se retirer. « Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à me dire; mais je n'ai pas la force de l'écouter. — Je n'ai rien à vous apprendre, répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré. Il est vrai que M. de Nemours est entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt et qu'il a été le jour d'après à Coulommiers avec Mme de Mercœur. — C'est assez[3], répliqua M. de Clèves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. » Le gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent, et peu d'hommes d'un aussi grand courage et d'un cœur aussi passionné que M. de Clèves ont ressenti en même temps la douleur que causent l'infidélité d'une maîtresse et la honte d'être trompé par une femme.

M. de Clèves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre[4] lui prit dès la nuit même, et avec de si grands accidents que dès ce moment sa maladie parut très dangereuse*(**30**) : on en donna avis à Mme de Clèves, elle vint en diligence. Quand elle arriva, il était encore plus mal; elle lui trouva quelque chose de si froid et de si glacé pour elle qu'elle en fut extrêmement surprise et affligée. Il lui parut même qu'il recevait avec peine les services qu'elle lui rendait; mais enfin elle pensa que c'était peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'[5]elle fut à Blois[6], où la cour était alors, M. de Nemours ne put s'empêcher d'avoir de la joie de savoir qu'elle était dans le même lieu. Il essaya de la voir et alla tous les jours chez M. de Clèves, sur le prétexte

1. *Chambord :* dans le Cher, près de Blois. Château bâti par François Ier; **2.** *Poste :* voiture qui transporte les voyageurs et le courrier; **3.** *C'est assez.* Il y a là, suivant Valincourt une manière de quiproquo. De Clèves ne veut rien entendre et il se méprend; **4.** *Fièvre.* Selon Valincour, la mort de Clèves n'est pas assez expliquée; **5.** *D'abord que :* aussitôt que; **6.** *Blois :* château construit sous Louis XII, achevé sous François Ier. C'était l'une des résidences royales.

de savoir de ses nouvelles; mais ce fut inutilement. Elle ne sortait point de la chambre de son mari et avait une douleur violente de l'état où elle le voyait. M. de Nemours était désespéré qu'elle fût si affligée. Il jugeait aisément combien cette affliction renouvelait l'amitié qu'elle avait pour M. de Clèves et combien cette amitié faisait une diversion dangereuse à la passion qu'elle avait dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps, mais l'extrémité du mal de M. de Clèves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que Mme de Clèves serait peut-être en liberté de suivre son inclination et qu'il pourrait trouver dans l'avenir une suite de bonheur et de plaisirs durables. Il ne pouvait soutenir cette pensée, tant elle lui donnait de troubles et de transports, et il en éloignait son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux s'il venait à perdre ses espérances.

Cependant M. de Clèves était presque abandonné des médecins. Un des derniers jours de sa maladie, après avoir passé une nuit très fâcheuse, il dit sur le matin qu'il voulait reposer.

Mme de Clèves demeura seule dans sa chambre. Il lui parut qu'au lieu de reposer il avait beaucoup d'inquiétude; elle s'approcha et vint se mettre à genoux devant son lit, le visage tout couvert de larmes. M. de Clèves avait résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin[1] qu'il avait contre elle; mais les soins qu'elle lui rendait[2], et son affliction, qui lui paraissait quelquefois véritable, et qu'il regardait aussi quelquefois comme des marques de dissimulation et de perfidie, lui causaient des sentiments si opposés et si douloureux qu'il ne les put renfermer en lui-même.

« Vous versez bien des pleurs, Madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affaiblie par la maladie et par la douleur; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Fallait-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Coulommiers eût si peu de suite? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour M. de Nemours,

1. *Chagrin*, le sens était plus étendu que de nos jours. Ici, il signifie colère; 2. *Rendait* : les soins qu'elle lui donnait en retour (de son attachement pour elle). C'est le sens de *reddere* : donner à quelqu'un ce qui lui est dû. Cf. : rendre hommage, rendre visite.

si votre vertu n'avait pas plus d'étendue pour y résister? Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? J'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous aimez M. de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais sachez que vous me rendrez la mort agréable[1], et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie[2] me ferait horreur. Que ferais-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée et dont[3] j'ai été si cruellement trompé, ou pour vivre séparé de cette même personne et en venir à un éclat et à des violences si opposées à mon humeur et à la passion que j'avais pour vous? Elle a été au delà de ce que vous en avez vu, madame; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manières qui ne convenaient pas à un mari. Enfin je méritais votre cœur : encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir et que je ne puis plus le désirer. Adieu, madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connaîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimais à[4] l'être par des gens[5] qui, en témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire; mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre M. de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je n'y serai plus, et faut-il[6] que j'aie la faiblesse d'y jeter les yeux! »

Mme de Clèves était si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contre elle qu'elle écouta toutes ces paroles sans les comprendre et sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochait son inclination pour M. de Nemours; enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement : « Moi des crimes! s'écria-t-elle; la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; et je n'ai jamais fait d'ac-

1. *La mort agréable.* Mme de Chartres a tenu à peu près le même langage à la vue du danger qui menaçait sa fille; **2.** *La vie.* Ce changement de sujet n'est plus autorisé; **3.** *Dont*, nous dirions : par qui; **4.** *A* : le mot *différence* ne se construit plus avec la préposition *à* ; **5.** *Des gens.* Clèves classe dédaigneusement Nemours, sans le nommer, dans une espèce qui n'est pas rare; **6.** *Faut-il que?* : qu'est-il besoin?

tion[1] dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. — Eussiez-vous souhaité, répliqua M. de Clèves en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passées avec M. de Nemours? Ah! madame, est-ce de vous que je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme? — Non, monsieur, reprit-elle; non, ce n'est pas de moi dont vous parlez. Je n'ai jamais passé ni de nuits ni de moments avec M. de Nemours, il ne m'a jamais vue en particulier; je ne l'ai jamais souffert, ni écouté, et j'en ferais tous les serments... — N'en dites pas davantage, interrompit M. de Clèves; de faux serments[2] ou un aveu me feraient peut-être une égale peine. » Mme de Clèves ne pouvait répondre; ses larmes et sa douleur lui ôtaient la parole; enfin, faisant un effort : « Regardez-moi du moins; écoutez-moi, lui dit-elle; s'il n'y allait que de mon intérêt, je souffrirais ces reproches; mais il y va de votre vie; écoutez-moi pour l'amour de vous-même : il est impossible qu'avec tant de vérité je ne vous persuade[3] mon innocence. — Plût à Dieu que vous me la puissiez persuader! s'écria-t-il; mais que me pouvez-vous dire? M. de Nemours n'a-t-il pas été à Coulommiers avec sa sœur? Et n'avait-il pas passé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la forêt? — Si c'est là mon crime, répliqua-t-elle, il m'est aisé de me justifier. Je ne vous demande point de me croire, mais croyez tous vos domestiques, et sachez si j'allai dans le jardin de la forêt la veille que[4] M. de Nemours vint à Coulommiers et si je n'en sortis pas le soir d'auparavant deux heures plus tôt que je n'avais accoutumé. » Elle lui conta ensuite comme elle avait cru voir quelqu'un dans ce jardin. Elle lui avoua qu'elle avait cru que c'était M. de Nemours. Elle lui parla avec tant d'assurance, et la vérité se persuade si aisément, lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que M. de Clèves fut presque convaincu de son innocence. « Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire. Je me sens si proche de la mort que je ne veux rien voir de ce qui pourrait me faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous

1. *Action*. Elle oublie ses imprudences, la canne dérobée et ornée des couleurs de Nemours, les longs moments de rêverie devant le portrait de son amant; 2. *Faux serments*. Le dilemme est vicieux : les serments ne sont pas nécessairement faux; 3. *Je ne vous persuade mon innocence*, nous dirions : persuader quelqu'un de; 4. *La veille que* : la veille du jour où.

êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse[1] encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il eût dépendu de vous[2], vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre*(**31**). » Il voulut continuer; mais une faiblesse lui ôta la parole. Mme de Clèves fit venir les médecins; ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, et mourut enfin avec une constance admirable.

Mme de Clèves demeura dans une affliction si violente qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La reine la vint voir avec soin et la mena dans un couvent, sans qu'elle sût où on la conduisait. Ses belles-sœurs la ramenèrent à Paris, qu'elle n'était pas[3] encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisager, et qu'elle vit quel mari elle avait perdu, qu'elle considéra qu'elle était la cause de sa mort, et que c'était par la passion qu'elle avait eue pour un autre, qu'elle en était cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même et pour M. de Nemours ne se peut représenter.

[*Nemours se défend de paraître devant la princesse. Enfin, « lassé d'un état si malheureux et si incertain », il se confie au vidame de Chartres et le prie de lui ménager un entretien avec Mme de Clèves.*]

Le vidame lui proposa de le mener chez elle ; mais M. de Nemours crut qu'elle en serait choquée, parce qu'elle ne voyait encore personne. Ils trouvèrent qu'il fallait que M. le vidame la priât de venir chez lui sur quelque prétexte, et que M. de Nemours y vînt par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta comme ils l'avaient résolu. Mme de Clèves vint : le vidame l'alla recevoir et la conduisit dans un grand cabinet au bout de son appartement. Quelque temps après, M. de Nemours entra, comme si le hasard l'eût conduit. Mme de Clèves fut extrêmement surprise de le voir ; elle rougit et essaya de cacher sa rougeur. Le vidame parla d'abord de choses indifférentes et sortit, supposant qu'il avait quelque ordre à donner. Il dit à

1. *Je vous prie que je puisse :* je vous demande avec prière ; 2. *S'il eût dépendu de vous :* « Il y a des folies qui se prennent comme des maladies contagieuses » (La Rochefoucauld, CCC) ; 3. *Qu'elle n'était pas :* alors qu'elle n'était pas.

Mme de Clèves qu'il la priait de faire les honneurs de chez lui et qu'il allait rentrer dans un moment.

L'on ne peut exprimer ce que sentirent M. de Nemours et Mme de Clèves de se trouver seuls et en état de se parler pour la première fois. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire. Enfin M. de Nemours, rompant le silence : « Pardonnerez-vous à M. de Chartres, madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir et de vous entretenir que vous m'avez toujours si cruellement ôtée ? — Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis et à quoi il expose ma réputation. » En prononçant ces paroles, elle voulut s'en aller; et M. de Nemours, la retenant : « Ne craignez rien, madame, répliqua-t-il, personne ne sait que je suis ici et aucun hasard n'est à craindre. Écoutez-moi, madame, écoutez-moi; si ce n'est pas bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même et pour vous délivrer des extravagances où m'emporterait infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître. »

Mme de Clèves céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour M. de Nemours, et le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes : « Mais qu'espérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez ? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, et je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritiez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici et que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs ! — Moi, madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs ! et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous ? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurais croire, madame, que vous ignoriez ma passion et que vous ne la connaissiez pour la plus véritable et la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues ? Et à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs ?

— Puisque vous voulez que je vous parle, et que je m'y résous, répondit Mme de Clèves en s'asseyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez malaisément dans les personnes de mon sexe*(**32**). Je ne vous dirai point que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirais; je vous avoue donc, non seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru.

— Et si vous l'avez vu, madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée? Et, oserais-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur? — Vous en avez dû juger par ma conduite, lui répliqua-t-elle; mais je voudrais bien savoir ce que vous avez pensé. — Il faudrait que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire, répondit-il; et ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirais. Tout ce que je puis vous apprendre, madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à M. de Clèves ce que vous me cachiez et que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir. — Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougissant, que j'aie avoué quelque chose à M. de Clèves? — Je l'ai su par vous-même, madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardiesse que j'ai eue de vous écouter, souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté et si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler. »

Il commença à lui conter comme il avait entendu sa conversation avec M. de Clèves; mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. « Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle; je vois présentement par où vous avez été si bien instruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez M^me^ la Dauphine, qui avait su cette aventure par ceux à qui vous l'aviez confiée. »

M. de Nemours lui apprit alors de quelle manière la chose était arrivée. « Ne vous excusez point, reprit-elle; il y a longtemps que je vous ai pardonné, sans que vous m'ayez dit la raison; mais, puisque vous avez appris par moi-même ce que j'avais eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus avant de vous avoir vu et dont j'avais même si peu d'idées qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentiments.

— Croyez-vous, madame, lui dit M. de Nemours en se jetant à ses genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joie et de transport? — Je ne vous apprends, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne saviez déjà que trop. — Ah! madame, répliqua-t-il, quelle différence de le savoir par

un effet du hasard ou de l'apprendre par vous-même et de voir que vous voulez bien que je le sache! — Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez et que je trouve de la douceur à vous le dire; je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous. Car, enfin, cet aveu n'aura point de suite, et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose. — Vous n'y songez pas, madame, répondit M. de Nemours; il n'y a plus de devoir qui vous lie; vous êtes en liberté, et, si j'osais, je vous dirais même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi. — Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. — Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. — Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle, je n'en saurais soutenir la pensée; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. — Ah! madame, lui dit M. de Nemours, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur? Quoi! madame, une pensée vaine et sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas? Quoi! j'aurais pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous, ma destinée m'aurait conduit à aimer la plus estimable personne du monde, j'aurais vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse, elle ne m'aurait pas haï, et je n'aurais trouvé dans sa conduite que tout ce qui peut être à désirer dans une femme! car enfin, madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais

trouvées au degré qu'elles sont en vous : tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés tremblent en les épousant et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux; mais, en vous, madame, rien n'est à craindre, et on ne trouve que des sujets d'admiration; n'aurais-je pas envisagé, dis-je, une si grande félicité que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles? Ah! madame, vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes, ou plutôt que vous ne m'en avez jamais distingué : vous vous êtes trompée, et je me suis flatté.

— Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle; les raisons de mon devoir ne me paraîtraient peut-être pas si fortes sans cette distinction[1] dont vous doutez, et c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous. — Je n'ai rien à répondre, madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendais pas à trouver une si cruelle raison. — Elle est si peu offensante pour vous, reprit Mme de Clèves, que j'ai même beaucoup de peine à vous l'apprendre. — Hélas, madame, répliqua-t-il, que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire? — Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrais avoir dans une première conversation, mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

« Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître; néanmoins je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur que, quand je n'aurais point de raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont telles que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble

1. *Cette distinction.* Aux yeux de Mme de Clèves, Nemours se distingue des autres amants par toutes les grâces du corps et de l'esprit.

pour jamais; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels[1]? dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir[2] cette passion dont je ferais toute ma félicité? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur; peut-être aussi que sa passion n'aurait subsisté que parce qu'il n'en aurait point trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérances pour ne pas vous rebuter. — Ah! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustices, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. — J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. Rien ne peut m'empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès[3] heureux; vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore; je ne ferais plus votre bonheur, je vous verrais pour une autre ce que vous auriez été pour moi, j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me donna cette lettre de Mme de Thémines, que l'on disait qui s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

« Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher[4]; il y en a peu à qui vous ne plaisiez; mon expérience me fait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent; dans cet état, néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance; je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches

1. *Engagements éternels.* Mme de Clèves se rappelle le langage de Mme de Chartres et de M. de Clèves; 2. *Finir :* elle méprise une passion qui ne dure pas; 3. *Succès heureux. Succès :* issues, résultats; 4. *De vous attacher* (à elles, par l'amour).

à un amant; mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir M. de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre? Il est impossible, continua-t-elle, de passer pardessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais[1]. — Hé! croyez-vous le pouvoir, madame? s'écria M. de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère qui n'a presque point d'exemple; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments, et j'espère que vous les suivrez malgré vous. — Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua M^me^ de Clèves; je me défie de mes forces au milieu de mes raisons; ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible s'il[2] n'était soutenu par l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de[3] celles de mon devoir; mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes[4] de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. » M. de Nemours se jeta à ses pieds et s'abandonna à tous les mouvements[5] dont il était agité. Il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de M^me^ de Clèves n'était pas insensible; et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes : « Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de M. de Clèves?

1. *Résolutions de n'en sortir jamais.* M^me^ de La Fayette a évité la banalité du dénouement heureux ; **2.** *Il* : cela ; **3.** *Soutenues de* : soutenues par ; **4.** *Des crimes*, pour garder le respect d'elle-même, elle assurera la victoire de sa volonté ; **5.** *Mouvements* (du cœur).

Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible? — Il n'y a point d'obstacle, madame, reprit M. de Nemours, vous seule vous opposez à mon bonheur : vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. — Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire, M. de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste[1] est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes; ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu; croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels[2], et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu[3], lui dit-elle; voici une conversation qui me fait honte[4]. Rendez-en compte à M. le vidame; j'y consens, et je vous en prie. »

Elle sortit en disant ces paroles, sans que M. de Nemours pût la retenir. Elle trouva M. le vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée qu'il n'osa lui parler, et il la remit en son carrosse sans rien lui dire. Il revint trouver M. de Nemours, qui était si plein de joie, de tristesse, d'étonnement et d'admiration, enfin de tous les sentiments que peut donner une passion pleine de crainte et d'espérance qu'il n'avait pas l'usage de la raison. Le vidame fut longtemps à obtenir qu'il lui rendît compte de la conversation. Il le dit enfin, et M. de Chartres, sans être amoureux, n'eut pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit et le mérite de Mme de Clèves que M. de Nemours en avait lui-même. Ils examinèrent ce que ce prince devait espérer de sa destinée; et, quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec M. le vidame qu'il était impossible que Mme de Clèves demeurât dans les résolutions où elle était. Ils convinrent, néanmoins, qu'il fallait suivre ses ordres, de crainte que, si le public s'aper-

1. *Objet funeste.* La périphrase désigne feu M. de Clèves. *Objet :* ce qu'on a devant les yeux et *funeste* a ici le sens de funèbre; 2. *Éternels :* « L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir » (La Bruyère, *Du cœur*); 3. *Adieu :*

... Vous m'aimez, vous le soutenez
Et cependant, je pars, et vous me l'ordonnez.
(*Bérénice*, V, v.)

4. *Honte :* « Adieu, ce mot lâché me fait mourir de honte » (*le Cid* V, 1, v. 155).

cevait de l'attachement qu'il avait pour elle, elle ne fît des déclarations et ne prît des engagements envers le monde, qu'elle soutiendrait dans la suite, par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

M. de Nemours se détermina à suivre le roi. C'était un voyage dont il ne pouvait aussi bien se dispenser, et il résolut de s'en aller, sans tenter même de revoir Mme de Clèves du lieu où il l'avait vue quelquefois. Il pria M. le vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui dire[1]? Quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules! Enfin une nuit était passée avant que M. de Nemours songeât à le laisser en repos.

Mme de Clèves n'était pas en état d'en trouver : ce lui était une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte qu'elle s'était imposée, d'avoir souffert, pour la première fois de sa vie, qu'on lui dît qu'on était amoureux d'elle et d'avoir dit elle-même qu'elle aimait, qu'elle ne se connaissait plus[2]. Elle fut étonnée de ce qu'elle avait fait, elle s'en repentit, elle en eut de la joie : tous ses sentiments étaient pleins de trouble et de passion. Elle examina encore les raisons de son devoir qui s'opposaient à son bonheur; elle sentit la douleur de les trouver si fortes, et elle se repentit[3] de les avoir si bien montrées à M. de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fût venue sitôt qu'elle l'avait revu dans ce jardin[4], elle ne lui avait pas fait la même impression que venait de faire la conversation qu'elle avait eue avec lui, et il y avait des moments où elle avait de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant. Elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle était mal fondée et dans ses scrupules du passé et dans ses craintes de l'avenir. La raison et son devoir lui montraient dans d'autres moments des choses tout opposées, qui l'emportaient rapidement à la résolution de ne se point remarier et de ne revoir jamais M. de Nemours; mais c'était une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien, aussi nou-

1. *Pour lui dire.* Changement de sujet. La phrase signifie : Que de choses Nemours dit au vidame, que celui-ci devait répéter à Mme de Clèves; **2.** *Qu'elle ne se connaissait plus.* Construire : ce lui était une chose si nouvelle... qu'elle ne se connaissait plus; **3.** *Elle se repentit* : « Une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point ou bien tard » (La Bruyère, *Des femmes*, 96); **4.** Dans les premiers mois de son deuil, Mme de Clèves, étant allée se promener dans un jardin des faubourgs de Paris, avait aperçu de loin Nemours; elle s'était gardée de lui adresser la parole, et même de se montrer à lui; mais cette simple vue avait suffi pour raviver son amour.

vellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'était point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de prendre des résolutions : la bienséance lui donnait un temps considérable à se déterminer; mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec M. de Nemours.

[*Une nouvelle démarche du vidame ne peut modifier sa résolution ; elle prie même celui-ci de ne plus lui parler de Nemours.*]

La cour alla conduire la reine d'Espagne jusqu'en Poitou. Pendant cette absence, Mme de Clèves demeura à elle-même, et, à mesure qu'elle était éloignée de M. de Nemours et de tout ce qui l'en pouvait faire souvenir, elle rappelait la mémoire de M. de Clèves, qu'elle se faisait un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir, et insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce prince et les maux de la jalousie qu'elle croyait infaillibles dans un mariage lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter; mais elle voyait aussi qu'elle entreprenait une chose impossible que de résister en présence du plus aimable homme du monde, qu'elle aimait et dont elle était aimée, et de lui résister sur une chose qui ne choquait ni la vertu ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvaient lui donner quelque force; elle trouva qu'elle en avait besoin, non seulement pour soutenir la résolution de ne se pas engager, mais même pour se défendre de voir M. de Nemours; et elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeait à vivre dans la retraite. De grandes terres qu'elle avait dans les Pyrénées[1] lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la cour revînt; et, en partant, elle écrivit à M. le vidame, pour le conjurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles ni à lui écrire*(**33**).

M. de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'aurait été de la mort de sa maîtresse. La pensée d'être privé pour longtemps de la vue de Mme de Clèves lui était une douleur sensible, et surtout dans un temps où il avait

1. *Dans les Pyrénées.* Mme de La Fayette fit un séjour à Barèges, pour les bains. Le paysage lui parut « affreux » (qui inspire de la tristesse).

senti le plaisir de la voir, et de la voir touchée de sa passion. Cependant il ne pouvait faire autre chose que s'affliger, mais son affliction augmenta considérablement. Mme de Clèves, dont l'esprit avait été si agité, tomba dans une maladie violente, sitôt qu'elle fut arrivée chez elle. Cette nouvelle vint à la cour. M. de Nemours était inconsolable; sa douleur allait au désespoir et à l'extravagance. Le vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public; il en eut beaucoup aussi à le retenir et à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté et l'amitié de M. le vidame furent un prétexte pour y envoyer plusieurs courriers; on sut, enfin, qu'elle était hors de cet extrême péril où elle avait été; mais elle demeura dans une maladie de langueur, qui ne laissait guère d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue et si prochaine de la mort[1] fit paraître à Mme de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit[2] dans la santé[3]. La nécessité de mourir, dont elle se voyait si proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'était pas effacé de son cœur, mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyait avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin elle surmonta les restes de cette passion qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés : la pensée de la mort lui avait reproché[4] la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait avec son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements[5] du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ses sentiments; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce qu'elle avait aimé.

1. *Mort.* La Rochefoucauld a pourtant écrit : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement » (Maxime 26); **2.** *Dont on les voit,* il faut dire : « De celui dont on les voit » (Valincour); **3.** *Santé.* Mme de La Fayette souffrit de longues années d'une maladie analogue; **4.** *Reproché.* Au souvenir de son mari elle s'adressait des reproches; **5.** *Engagements :* « C'est assez d'être », aimait à répéter Mme de La Fayette, qui, peu désireuse de paraître, renonça de bonne heure à la cour, aux visites, et même aux lettres familières.

Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison[1] religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour.

A la première nouvelle qu'en eut M. de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, et il en vit l'importance. Il crut, dans ce moment, qu'il n'avait plus rien à espérer; la perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir Mme de Clèves. Il fit écrire la reine, il fit écrire le vidame, il l'y fit aller; mais tout fut inutile. Le vidame la vit : elle ne lui dit point qu'elle eût pris des résolutions. Il jugea néanmoins qu'elle ne reviendrait jamais. Enfin M. de Nemours y alla lui-même, sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée et surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire, par une personne de mérite qu'elle aimait et qu'elle avait alors auprès d'elle, qu'elle le priait de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposait point au péril de le voir et de détruire, par sa présence, des sentiments qu'elle devait conserver; qu'elle voulait bien qu'il sût qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposaient au penchant qu'elle avait d'être à lui, les autres choses du monde lui avaient paru si indifférentes qu'elle y avait renoncé pour jamais; qu'elle ne pensait plus qu'à celles de l'autre vie, et qu'il ne lui restait aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle était.

M. de Nemours pensa expirer de douleur en présence de celle qui lui parlait. Il la pria vingt fois de retourner à Mme de Clèves, afin de faire en sorte qu'il la vît; mais cette personne lui dit que Mme de Clèves lui avait non seulement défendu de lui aller redire autre chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il fallut enfin que ce prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvait être un homme qui perdait toute sorte d'espérances de revoir jamais une personne qu'il aimait d'une[2] passion la plus violente, la plus naturelle et la mieux fondée qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, et il fit tout ce qu'il put imaginer de capable de la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant

1. *Maison religieuse.* De même Mme de Sablé, amie de Mme de La Fayette, se retira aux Incurables, pour s'y guérir de la blessure d'un abandon. Après la mort de La Rochefoucauld, Mme de La Fayette, sans quitter sa maison, fréquenta une communauté religieuse; 2. *D'une passion*, nous emploierions de préférence l'article défini : *de la passion.*

passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et sa passion. M^me^ de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle, mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes[1] que celles des couvents les plus austères, et sa vie, qui fut assez[2] courte, laissa des exemples de vertu[3] inimitables[4].

1. *Saintes :* trait de lumière sur le fondement de cette morale héroïque. **2.** *Assez*, encore une demi-teinte; **3.** *Vertu*, au sens étymologique : force morale; **4.** *Inimitables*. La vérité est moins belle que la fiction.

JUGEMENTS SUR « LA PRINCESSE DE CLÈVES »

XVIIe SIÈCLE

Je le (le roman, *la Princesse de Clèves*) trouve très agréable, bien écrit, sans être extrêmement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable, et qu'il faut même relire plus d'une fois, et surtout ce que j'y trouve, c'est une parfaite imitation du monde de la cour et de la manière dont on y vit. Il n'y a rien de romanesque, ni de grimpé; aussi n'est-ce pas un roman, c'est proprement des mémoires et c'était, à ce que l'on m'a dit, le titre du livre, mais on l'a changé.

Mme de La Fayette,
Lettre du 13 avril 1678 à Lescheraine, secrétaire de Madame Royale de Nemours-Savoie.

Mme de La Fayette était « la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux ».

Boileau.

Qu'y a-t-il de plus imaginaire que le duc de Nemours et la princesse de Clèves, dans le roman qu'on a fait pour eux? Il est aimé, il sait qu'il est aimé, il est le plus galant homme, le mieux fait et le plus aimable de son siècle, et il n'ose pas seulement dire un mot de son amour. Sa maîtresse sent une passion pour lui extrêmement violente, et nonobstant tout cela, ils ne disent rien... Le monde ne produit point des gens de cette espèce. Je voudrais bien qu'on me montrât une dame en France qui fût le vrai original de la princesse de Clèves. S'il y en avait une, je vous promets que j'irais la voir, quand il me faudrait faire quatre cents lieues à pied. Mais je crois qu'il serait encore plus rare de trouver l'original du duc de Nemours parmi les seigneurs de la cour. On ne connaît point cette grande timidité ni ce grand respect dans notre siècle... Non seulement notre siècle est ainsi fait, mais aussi tous les siècles précédents ont été de même et surtout celui où le duc de Nemours vivait.

Bayle,
Nouvelles lettres sur l'histoire du calvinisme.

Il vous serait aisé de juger qu'un géomètre comme moi, l'esprit tout rempli de mesures et de proportions, ne quitte point son Euclide pour lire quatre fois une nouvelle galante, à moins qu'elle n'ait des charmes assez forts pour se faire sentir à des mathématiciens, qui sont peut-être les gens du monde sur lesquels ces sortes de beautés, trop fines et trop délicates, font le moins d'effet.

Fontenelle, *Lettre* au *Mercure galant.*

XVIII^e SIÈCLE

La Princesse de Clèves et sa *Zayde* furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens et des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant elle, on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire (le Temple du goût), en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

mais la critique, ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en vers français, le renvoya assez durement, et laissa venir à sa place M^me^ de La Fayette, qui avait mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zayde* et celui de *la Princesse de Clèves.*

Voltaire, *Le Temple du goût.*

La Princesse de Clèves était ce que l'esprit d'une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat.

Marmontel, *Éléments de littérature.*

Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse.

La Harpe, *Cours de littérature.*

XIX^e SIÈCLE

Il est touchant de penser dans quelle situation particulière naquirent ces êtres si charmants, si purs, ces personnages nobles et sans tache, ces sentiments si frais, si accomplis, si tendres; comment M^me^ de La Fayette mit là tout ce que son âme aimante et poétique tenait en réserve, des premiers rêves toujours chéris, et comme M. de La Rochefoucauld se plut sans doute à retrouver dans M. de Nemours cette fleur brillante de chevalerie dont il avait trop mésusé.

... Ainsi ces amis vieillis remontaient par l'imagination à cette première beauté de l'âge où ils ne s'étaient pas connus, et où ils n'avaient pu s'aimer.

Sainte-Beuve, *Portraits de femmes.*

... Ce style est aussi mesuré que noble; au lieu d'exagérer il atténue. M^me^ de La Fayette n'élève jamais la voix. Son ton uniforme et modéré n'a point d'accent passionné ni brusque. D'un bout à l'autre de son livre brille une sérénité charmante; ses personnages semblent glisser au milieu d'un air limpide et lumineux. L'amour, la jalousie atroce, les angoisses suprêmes du corps brisé par la maladie de l'âme, les cris saccadés de la passion, le bruit discor-

dant du monde, tout s'adoucit et s'efface, et le tumulte d'en bas arrive comme une harmonie dans la région pure où nous sommes montés. C'est que l'excessif choque comme le vulgaire; une société si polie repousse les façons de parler violentes, on ne crie pas dans un salon.

H. Taine,
Essais de critique et d'histoire.

XXe SIÈCLE

La Princesse de Clèves est un roman de cour. C'est dire que... les caractères et les passions y paraissent sous les traits que le séjour des cours les force à revêtir. Après cela, il n'est pas nécessaire d'insister sur les limites un peu étroites où se renferme le roman de cour. Il va sans dire que pour Mme de La Fayette le monde n'est pas bien vaste : il finit aux gentilshommes qui appartiennent aux grands seigneurs. Au delà se trouvent pour eux des terres inconnues où il ne se soucient pas de pénétrer... Mme de La Fayette possède et pratique l'art des grands traits et des touches larges et fortes.

... Loin de rien exagérer elle atténue, elle réduit, elle met la sourdine à toutes ses émotions, elle reste en deçà du vrai, elle dit moins qu'elle ne pourrait dire, elle laisse à deviner le reste. Et l'avantage de cet esprit et de ce ton mesuré est d'être favorable aux nuances.

Victor Cherbuliez,
Revue des Deux Mondes (15 mars 1910).

Si je ne craignais de forcer ma pensée, je dirais que Mme de La Fayette a écrit, sans assurément y songer, le roman de la vertu purement humaine. Mais peut-être est-ce à cause de cela que ce roman agit si fortement sur les âmes, sur toutes les âmes. Car, si les plus heureuses, celles qui s'abreuvent à la source divine n'y trouvent rien qui blesse leurs sentiments, si elles sont même en droit de dire qu'un fonds d'éducation et de préparation chrétiennes peut seul conduire à cette sublimité de sacrifice, les autres, celles qui empruntent leur courage à la seule dignité et au seul respect d'elles-mêmes, y trouvent encore un encouragement et un appui. Aussi, pour les unes comme pour les autres, la lecture de *la Princesse de Clèves* sera-t-elle toujours d'un grand réconfort.

D'Haussonville,
Les grands écrivains français.

Comme La Rochefoucauld, elle s'efforce d'atteindre à la précision parfaite, mais l'extrême finesse d'analyse n'est point poussée par elle jusqu'à cette subtilité qui dépare certaines maximes. On a parfois voulu reconnaître dans *la Princesse de Clèves* l'influence du goût de La Rochefoucauld, mais ce que La Rochefoucauld n'a

pu donner à Mme de La Fayette, c'est le sentiment si délicat de la mesure : rien de trop abondant, sans doute, mais rien aussi de trop sec ou de trop brusque, rien qui passe les bornes d'une observation vraie. On chercherait en vain dans ce premier des romans raisonnables, quelque chose d'exagéré ou de subtil. C'est à Mme de La Fayette seule qu'il faut en faire honneur. Ce qui est surtout à elle, c'est cette sensibilité discrète qui relève et anime tout le livre. Elle eût désiré Montaigne pour voisin de campagne. Eh bien, il y a du Montaigne en elle.

F. Hémon,
Etudes littéraires et morales, Ire série : *Une enquête littéraire.*

Tout en elle nous attire, la rare distinction de son esprit, la ferme droiture de ses sentiments, et surtout, peut-être, ce que nous devinons au plus profond de son cœur : une souffrance cachée qui a été la source de son génie.

Morillot,
Le roman au XVIIe siècle.

Le style de Mme de La Fayette est, avec celui de Bussy, et mieux encore, la perfection du style mondain : elle a un style aisé, vif, sans affectation, sobre et net, lumineux plutôt qu'outré, sans passion ni grands éclats, ni ampleur de geste, avec une pointe sèche de gaîté, et une malice aiguë parfois meurtrière... Par le goût, ce roman exquis, malgré sa date, est antérieur au réalisme artistique, dont sortent au même temps presque tous les chefs-d'œuvre.

G. Lanson,
Histoire de la littérature française.

Certes une forte éducation chrétienne, doit être à l'origine de sa fidélité (Princesse de Clèves) au serment conjugal ; mais il aurait été bas d'en parler. Pour dire le vrai, *la Princesse de Clèves* est encore une sorte de roman de chevalerie. Et, comme un chevalier, la Princesse vise à accomplir « ce qu'il y a de plus difficile » : une victoire sur elle-même, sur sa passion, au lieu, pour un chevalier, de victoires sur des monstres ou des musulmans infidèles. Il faut, dans les deux cas, savoir penser et agir grandement.

P. Mille,
Le Roman français (1929).

QUESTIONS SUR LA PRINCESSE « DE CLÈVES »

QUESTIONS SUR LA PREMIÈRE PARTIE

1. De la vérité historique du tableau de la cour de Henri II. Quel est l'intérêt de ce tableau?

2. A propos des portraits de Nemours et de Mlle de Chartres, comparer l'art du portrait chez Mme de La Fayette et chez Mlle de Scudéry. Montrer que pour Mme de La Fayette, comme pour La Bruyère, « il y a dans l'art un point de perfection ».

3. Les conseils de Mme de Chartres et ses principes de conduite, se reflètent-ils dans l'aventure de Mme de Clèves? (cf. également p. 46 et 57).

4. Connaissez-vous des écrivains du XVIIe siècle dont les témoignages s'accordent avec celui de Mme de La Fayette sur les intrigues et les cabales de cour?

5. De quelle utilité est, pour la marche de l'action, la rivalité de Guise et de Clèves?

6. De la sincérité de Mme de Clèves, dans ses conversations avec sa mère, avec son mari, avec Nemours.

7. De quelle importance est, pour la suite du drame, l'avertissement du prince de Clèves à sa femme?

8. Montrer que les gens et les choses aident à la naissance et au progrès de la passion chez Mme de Clèves (cf. p. 42).

9. Pourquoi Mme de Chartres instruit-elle sa fille de la vie de la cour sous le précédent règne? (p. 39.)

10. Quelle est l'action sur le roman des derniers adieux de Mme de Chartres?

QUESTIONS SUR LA DEUXIÈME PARTIE

11. Par quel lien l'épisode de Sancerre se rattache-t-il à l'action principale?

12. Par quel lien l'intrigue Lignerolles-Nemours-Élisabeth se rattache-t-elle à l'action principale?

13. Comment Mme de La Fayette appelle-t-elle la sympathie sur son héroïne?

14. Le mariage de la sœur du roi et celui de la fille du roi sont-ils hors d'œuvre?

15. De quelle conséquence imprévue et lointaine est la scène du portrait dérobé ?

16. L'accident de Nemours fait-il avancer l'action ?

17. La « lettre perdue » était un procédé familier aux auteurs de romans. Quel emploi M^me^ de La Fayette fait-elle de ce procédé et que pensez-vous de cet emploi ?

18. Étudier le rythme du monologue de M^me^ de Clèves.

QUESTIONS SUR LA TROISIÈME PARTIE

19. A quelle intention de l'auteur répondent les désirs exprimés et les ordres donnés par de Clèves à sa femme ? (Cf. p. 64-74-76.)

20. L'analyse que M^me^ de Clèves fait de ses sentiments n'est-elle pas une préparation au dénouement ?

21. Signaler dans les démarches de Nemours un procédé familier aux devanciers immédiats de M^me^ de La Fayette.

22. Bayle enveloppe l'auteur de *la Princesse de Clèves* dans la critique qu'il fait des faiseurs de romans : « Y eut-il jamais rien de plus opposé à l'histoire véritable et vraisemblable que les peintures qu'ils nous font de certains amoureux transis ? » Que pensez-vous de cette critique, notamment en ce qui concerne la présence de Nemours à Coulommiers ?

23. « Je vais faire un aveu... » (p. 69). Cf. p. 81 : « On ne l'a jamais imaginée et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. » Accordez-vous à l'auteur le mérite qu'elle revendique, le mérite de la nouveauté ?

24. La tragique souffrance de Clèves n'est-elle pas, à certains égards, comparable à la douleur du comique Arnolphe, dans *l'École des femmes* ?

25. Pourquoi l'aveu de M^me^ de Clèves est-il réticent ?

26. « De l'humeur dont vous êtes... » Comment Clèves juge-t-il sa femme ?

27. Comment justifier l'artifice auquel recourt M. de Clèves ?

QUESTIONS SUR LA QUATRIÈME PARTIE

28. Montrer que les trois personnages principaux oublient à l'occasion les usages de la bonne compagnie (p. 91 et sq.).

29. Par quel moyen le dénouement est-il préparé ?

30. Selon Valincour, la mort de Clèves n'est pas justifiée. Que faut-il penser de cette critique ?

31. Montrer que les adieux de Clèves font rebondir l'intérêt.

32. Montrer que la déclaration de Mme de Clèves à Nemours tire un effet dramatique du moment où elle se produit.

33. Le dénouement est une déception. Un dénouement heureux est-il préférable ?

QUESTIONS GÉNÉRALES

— Démêler la part d'inspiration personnelle qui ajoute au pathétique de *la Princesse de Clèves*.

— Où se découvre, dans ce roman, l'influence de La Rochefoucauld ?

— La division du roman en quatre parties est-elle arbitraire ?

SUJETS DE DEVOIRS

Narrations :

— Mme de La Fayette aimait à recevoir ses amis dans son hôtel de la rue de Vaugirard. On tenait cercle, l'été, dans un pavillon du jardin. Vous imaginerez l'une de ces réunions, en l'année 1677. Seront présents : la marquise de Sévigné et le duc de La Rochefoucauld. La comtesse de La Fayette lit une page de *la Princesse de Clèves*, chacun fait connaître son goût.

— 18 mai 1678. *La Princesse de Clèves* vient d'être mise en vente chez Barbin, au second escalier de la Sainte-Chapelle. La nouvelle s'en répand vite à la cour et à la ville. Empressement des acheteurs autour du nouveau-né, et chacun de lire hâtivement quelques pages. Des cercles se forment, les conversations s'engagent et se poursuivent dans la grande allée des Tuileries.

— Mlle de Scudéry, l'auteur du *Grand Cyrus* et de *Clélie*, que, depuis les attaques de Boileau, le public abandonne, lit, dans la solitude de son salon, *la Princesse de Clèves* qui vient de paraître (1678). Vous imaginerez les réflexions de Mlle de Scudéry.

Dialogue :

La Princesse de Clèves parut sans nom d'auteur (18 mai 1678). Vous imaginerez un dialogue entre deux lecteurs qui ont admiré, sous le nom de Segrais, *la Princesse de Montpensier* (1660) et *Zayde* (1670). Ils se demandent si ce nouveau roman est de Segrais ou de Mme de La Fayette.

Portrait :

— Mme de Sévigné, à la mort de Mme de La Fayette (1693), trace le portrait de son amie.

Lettre :

— Ménage, ami et ancien maître de Mme de La Fayette, la remercie de l'envoi qu'elle lui a fait de son nouveau roman, *la Princesse de Clèves* (1678).

Dissertations :

— On sait avec quelle vigueur Boileau a pris à partie les auteurs de romans. Vous supposerez qu'après la lecture de *la Princesse de Clèves*, il trace les règles du roman raisonnable.

— Comparer la peinture de la cour de Henri II dans *la Princesse de Clèves*, à la peinture de la cour de Louis XIV, au début de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*. Montrer la parenté des deux œuvres quant aux analyses morales, aux portraits, au style.

— La Rochefoucauld n'avait pas trouvé de meilleur éloge de Mme de La Fayette, que de dire : « Elle est vraie. » Qu'entendez-vous là ? Mme de La Fayette et son héroïne, la princesse de Clèves, méritent-elles cet éloge ?

— De Clèves et Nemours sont-ils des portraits de l'honnête homme, tel qu'on se le figurait au XVIIe siècle ?

— Selon Valincour, Mme de Clèves est, pour la naïveté, comparable à Agnès, de *l'École des femmes*. Que faut-il penser de cette critique ?

— Expliquer et discuter la réflexion suivante de Bussy-Rabutin, au sujet de l'aveu de Mme de Clèves à son mari : « L'auteur, en le faisant, à plus songé à ne pas ressembler aux autres romans qu'à suivre le bon sens. Cet aveu extravagant ne peut se dire que dans une histoire véritable. »

— Mme de La Fayette a été jugée « l'héritière la plus accomplie de l'hôtel de Rambouillet ». Est-il, dans *la Princesse de Clèves*, des traces de préciosité, et quelles sont ces traces ?

— Le romanesque dans le roman de *la Princesse de Clèves*.

— Auguste Comte a-t-il eu raison de faire figurer *la Princesse de Clèves* dans sa bibliothèque positiviste ?

— Les monologues dans *la Princesse de Clèves*.

— L'art des demi-teintes chez Mme de La Fayette.

— Le roman de *la Princesse de Clèves* est-il un roman classique ?

— La vie de cour d'après *la Princesse de Clèves*.

— Comparer *la Princesse de Clèves* à tel roman moderne de votre choix, par exemple à un roman de M. Paul Bourget.

— Comparer, pour l'histoire romancée, Mme de La Fayette à Alexandre Dumas.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE Mme DE LA FAYETTE.	4
NOTICE SUR LA PRINCESSE DE CLÈVES	5
PREMIÈRE PARTIE	13
DEUXIÈME PARTIE	34
TROISIÈME PARTIE	49
QUATRIÈME PARTIE	75
JUGEMENTS SUR LA PRINCESSE DE CLÈVES	104
QUESTIONS SUR LA PRINCESSE DE CLÈVES	108
SUJETS DE DEVOIRS	111

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
Octobre 1934. — Dépôt légal 1934-4e. — N°1343.— N° de série Éditeur 1254.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*). — 57047-1-58.

CLASSIQUES LAROUSSE

XIX[e] siècle

BALZAC : Le Cousin Pons, 2 vol. La Cousine Bette, 2 vol. Eugénie Grandet, 2 vol. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne*. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 vol. La Recherche de l'Absolu. 12 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extraits).

B. CONSTANT : Adolphe (Extraits).

COURIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

FROMENTIN (E.) : Dominique.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

HUGO (V.) : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne; Les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 vol. Les Misérables, 2 vol. N.-D. de Paris. Odes et Ballades; Les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers Recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon (*).

LAMARTINE : Jocelyn, 2 vol. Méditations. Harmonies. Recueillements.

MAUPASSANT (G. DE) : Contes choisis.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

MICHELET : Pages choisies, 2 vol. Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred DE) : Les Caprices de Marianne. Poésies choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 7 vol.

NERVAL (G. DE) : Pages choisies.

RENAN : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RIMBAUD : Pages choisies.

SAINTE-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 vol. Port-Royal (Extraits). Chateaubriand et son groupe littéraire. Volupté.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 vol. La Mare au Diable, Lettres d'un voyageur.

Mme DE STAËL : De la Littérature; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 vol. La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX[e] siècle

ANOUILH : La Répétition ou l'Amour puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

CLAUDEL (P.) : Le Soulier de satin.

DUHAMEL : Chroniq. Pasquier, 2 vol.

FRANCE (A.) : Le Crime de Sylvestre Bonnard; Les dieux ont soif (*).

LOTI (P.) : Pêcheur d'Islande. Le Mariage de Loti (*).

MALRAUX (A.) : La Condition humaine.

MAUROIS : La Vie de Disraëli.

MONTHERLANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY (Ch.) : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

ROLLAND (R.) : Jean-Christophe. 2 v.

ROMAINS (J.) : Les Hommes de bonne volonté. 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY (A. de) : Terre des Hommes (*).

VALÉRY (P.) : Charmes.

(*) Titres en préparation.

En vente chez tous les Libraires.

les dictionnaires LAROUSSE

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

NOUVEAU PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ
NOUVEAU LAROUSSE CLASSIQUE
NOUVEAU LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE
PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS
LAROUSSE DES DÉBUTANTS
MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS
MON LAROUSSE EN IMAGES

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX VOLUMES
NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES
LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE
DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE
DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS
DICTIONNAIRE DES RACINES DES LANGUES EUROPÉENNES
DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS
DICTIONNAIRE DES RIMES

ENCYCLOPÉDIES EN UN VOLUME

MÉMENTO ÉLÉMENTAIRE LAROUSSE
MÉMENTO LAROUSSE
ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DES ENFANTS

ENCYCLOPÉDIE EN DEUX VOLUMES

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE